VI

L'ORIGINE DES FÉRIES LATINES CHEZ DENYS D'HALICARNASSE LES DEUX TURNUS ET LES DEUX HERDONIUS

par Dominique Briquel

Professeur émérite à Sorbonne Université

Résumé. – *La tradition attribue au roi* ***Tarquin le Superbe*** *l'origine des* ***Féries Latines****. Il est étonnant que ce personnage présenté comme un tyran soit crédité d'une institution aussi importante. Elle place il est vrai sa création en liaison avec un des pires crimes du tyran, la mise à mort par traîtrise de* ***Turnus Herdonius d'Aricie****. Cependant* ***Denys d'Halicarnasse*** *nous apprend que Turnus Herdonius était en rivalité avec* ***Octavius Mamilius de Tusculum*** *pour obtenir la main de la fille de Tarquin le Superbe et que c'est de là que venait son hostilité envers Tarquin le Superbe et son gendre. En 1959 R. Crahay et J. Hubaux avaient justement reconnu là l'application du modèle de la* ***légende d'Énée****, Tarquin le Superbe et Octavius Mamilius correspondant à Latinus et Énée, Turnus Herdonius à* ***Turnus le Rutule****. Il est étrange que Turnus Herdonius, victime innocente du tyran soit assimilé à un personnage négatif. Mais on peut envisager ici une reconstruction de la tradition faite par la* ***famille des Mamilii****. Celle-ci s'est établie à Rome à la suite du coup de main d'Appius Herdonius sur le Capitole, en 460 av. J.-C., où l'intervention du dictateur tusculan* ***Lucius Mamilius*** *a permis aux Romains de reprendre la colline sacrée prise par un ennemi qui s'appelait lui aussi Herdonius. Les Mamilii, qui ont joué un rôle politique important dans la Rome du* III^e^ *siècle av. J.-C., ont dû alors créer cette version des événements du* VI^e^ *siècle av. J.-C., qui leur donnait un beau rôle, déjà à l'encontre d'un Herdonius. Mais elle ne se laisse entrevoir qu'à travers des détails, de prime abord aberrants, du récit de* ***Tite-Live*** *et Denys d'Halicarnasse.*

Zusammenfassung. – *Die Tradition schreibt König* ***Tarquinius Superbus*** *den Ursprung der* ***Feriae Latinae*** *zu. Es ist erstaunlich, dass diesem als Tyrann dargestellten Charakter eine so wichtige Institution zugeschrieben wird. Zwar stellt sie ihre Schöpfung in Verbindung mit einem der schlimmsten Verbrechen des Tyrannen, der verräterischen Ermordung von* ***Turnus Herdonius von Aricia****.* ***Dionysius von Halikarnassos*** *erzählt uns jedoch, dass Turnus Herdonius mit* ***Octavius Mamilius von Tusculum*** *in Rivalität stand, um die Hand der Tochter von Tarquinius Superbus zu erhalten, und dass hier seine Feindseligkeit gegenüber Tarquinius und seinem Schwiegersohn kam von. 1959 aber hatten R. Crahay und J. Hubaux hier zu Recht die Anwendung des Modells der* ***Legende von Aeneas****, Tarquinius Superbus und Octavius Mamilius entsprechend Latinus und Aeneas, Turnus Herdonius den* ***König der Rutuler Turnus*** *anerkannt. Es ist seltsam, dass Turnus Herdonius, unschuldiges Opfer des Tyrannen, mit einem negativen Charakter gleichgesetzt wird. Aber wir können hier eine Rekonstruktion der Tradition der* ***Familie der Mamilii*** *betrachten. Sie kam nach dem Angriff von Appius*

Herdonius. auf das Kapitol nach Rom, als die Intervention des tuskulanischen Diktators ***Lucius Mamilius*** *den Römern erlaubte, den heiligen Hügel gegen einen Feind zurückzuerobern, der sich auch Herdonius nannte. Die Mamilii, die im 3. Jahrhundert v. Chr. eine wichtige politische Rolle in Rom spielten, sollen dann diese Version der Ereignisse des 6. Jahrhunderts v. Chr. erstellt haben, die ihnen eine positive Rolle gab, bereits gegen einen Herdonius. Aber sie kann nur durch Details des Berichts von* ***Livius*** *und Dionysius von Halikarnassos entdeckt werden, die der erwarteten Version widersprechen.*

« Comme roi, Tarquin n'était qu'un tyran » : cette traduction, assez libre, que Gaston Baillet donnait d'une formule du premier livre de Tite-Live [1] dans l'édition que Jean Bayet et lui-même en avaient assurée dans la CUF en 1940 traduit bien l'image dépréciative que le dernier des rois de Rome a laissée dans la littérature latine, lui dont le règne avait commencé par un crime horrible, avec l'assassinat de son beau-père Servius Tullius, perpétré avec la complicité de la propre fille de celui-ci, son épouse Tullia, et dont le déroulement fut scandé par une série de forfaits [2].

Mais cette vision négative ne pouvait totalement faire abstraction de la réalité historique, et de ce qu'a été, selon l'expression emblématique qui remonte à Giorgio Pasquali, la « grande Rome des Tarquins » [3]. La Rome du VI^e^ siècle av. J.-C., sous la direction des rois étrusques de la famille des Tarquins [4], fut assurément une grande cité, qui connut un développement interne impressionnant et fut déjà à même de jouer un rôle déterminant au

1. Tite-Live, 1, 53, 1 : *Nec ut iniustus in pace rex, ita dux belli prauus fuit* (traduit comme « Comme roi, Tarquin n'était qu'un tyran ; comme homme de guerre, par contre, il n'était pas sans mérite »). Pour la seconde partie de la phrase, voir plus loin. Sur le danger d'une utilisation sans nuance du terme de tyran, qui répond à une mise en œuvre, dans la représentation du règne du dernier roi de Rome, d'un type de représentation grec non nécessairement adéquat pour rendre la réalité historique sous-jacente, voir les récentes remarques de J. Martínez Pinna, *El nacimiento de la república romana (ca. 509-486 A. C.),* Séville, Editorial Universidad de Sevilla, 2020, p. 137-164.

2. Georges Dumézil a proposé de retrouver à la base de l'ensemble du récit du règne la séquence narrative des trois péchés ordonnés selon les trois niveaux du système trifonctionnel indo-européen, séquence qui ne pouvait déboucher que sur son éviction. Voir G. Dumézil, *Heur et malheur du guerrier*, 2^e^ édition, Paris, Flammarion, 1985, p. 105-114.

3. G. Pasquali, « La grande Roma dei Tarquini », *La Nuova Antologia* 16, août 1936, p. 405-416 (= *Terze pagine stravaganti*, Florence, Sansoni, 1942, p. 1-24). La réalité de l'image que la tradition donne de la Rome du temps des rois étrusques fut violemment contestée par A. Alföldi (*Early Rome and the Latins*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1965, p. 318-335) ; mais pour une réhabilitation raisonnée de cette idée, voir J. Heurgon, dans *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, p. 236-244, T. J. Cornell, dans *The Beginnings of Rome. Italy and Rome from the Bronze Age to the Punic Wars (c. 1000-264 BC)*, Londres-New York, Routledge, 1995, p. 208-210, et nos remarques dans *Histoire romaine, I, Des origines à Auguste*, sous la direction de Fr. Hinard, Paris, Fayard, 2000, p. 127-130

4. La tradition a limité la dynastie à deux représentants, le père et le fils – ce qui aboutissait à des absurdités chronologiques dont déjà les Anciens avaient conscience et qui amenèrent Denys d'Halicarnasse, suivant L. Calpurnius Censorinus Piso Frugi, à faire de Tarquin l'Ancien non le père, mais le grand-père du Superbe (voir O. de Cazanove, « La chronologie des Bacchiades et celle des rois étrusques de Rome », *MEFRA* 100, 1988, p. 615-648). Cette limitation est arbitraire et tient à ce que, si les Romains avaient gardé le souvenir d'une famille de rois de ce nom qui avaient régné sur l'*Vrbs* dans cette période (en laissant la place à l'intermède représenté par Servius Tullius, dont l'identification avec le Macstarna compagnon des frères Vibenna, affirmée dans le discours de Claude conservé par la Table claudienne de Lyon, ne nous paraît pas devoir être mise en cause), ils ne connaissaient plus les détails précis de cette histoire ; cette incertitude se traduit aussi par l'existence de nombreux doublets, le père et

moins dans le Latium. Nous pouvons rappeler l'exposition sur le sujet qui se tint à Rome en 1990, sous la direction de Mauro Cristofani, et dans laquelle furent montrés les témoignages archéologiques qui confirment concrètement l'image d'une cité déjà puissante que donnent les textes [5]. Or cette grandeur de la Rome des Tarquins ne se limite pas à la période initiale, celle représentée dans la tradition par la figure de Tarquin l'Ancien, lui en qui notre collègue espagnol Jorge Martínez Pinna n'hésitait pas à voir celui qui avait réellement fondé la cité, en la faisant passer au stade d'un véritable centre urbain [6]. Bien des réalisations édilitaires, l'archéologie le montre, sont à attribuer à celui qui était au pouvoir dans la période finale, et donc au Tarquin le Superbe de nos sources, ce monarque qualifié de despote qui allait bientôt être chassé du trône [7]. Il suffit d'évoquer cette réalisation majeure que fut le temple de Jupiter Capitolin [8], destiné à devenir le centre de la religion civique des Romains, vers lequel les généraux victorieux menaient les cortèges triomphaux [9] pour remercier le dieu suprême qui avait permis à la cité de vaincre ses ennemis. Les fouilles effectuées par Anna Mura Sommella, si elles ont en un sens confirmé l'affirmation de la tradition qui y voyait une réalisation commune du père et du fils, en montrant que la zone avait commencé à être aménagée dès le début du VI^e^ siècle av. J.-C., donc au temps de Tarquin l'Ancien dans le schéma traditionnel, ont en revanche révélé que la construction du temple elle-même datait de sa période finale, donc correspondait, selon l'historiographie, au règne de Tarquin le Superbe – qui en aura donc été le principal artisan [10]. Quant à la politique d'hégémonie sur le Latium, dont les textes font une ligne directrice constante de l'action des Tarquins, il est clair qu'elle se développa particulièrement avec le dernier rois de la dynastie, ce Tarquin le Superbe : on peut tenir pour historique l'alliance matrimoniale qui le lia à Octavius Mamilius de Tusculum, qu'on voit à la tête des Latins dans la dernière tentative, qui allait échouer lors de la bataille du lac Régille, du monarque déchu de reprendre son trône

le fils se voyant attribuer des réalisations identiques. Voir Heurgon, *op. cit.* [n. 3], p. 241-244, Cornell, *op. cit.* [n. 3], p. 127-130, et nos remarques dans Hinard, *op. cit*. [n. 3], p. 93-97.

5. Catalogue d'exposition *La grande Roma dei Tarquini, Roma, Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno-30 settembre 1990*, sous la direction de M. Cristofani, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, 1990.

6. J. Martínez Pinna, *Tarquinio Prisco*. *Ensayo histórico sobre Roma arcaica*, Madrid, Ediciones clásicas, 1996.

7. Là encore il faut se défier de l'image biaisée que la tradition donne de l'éviction du dernier roi Tarquin ; il est à penser que son pouvoir prit fin lorsqu'il fut chassé de Rome par l'avancée vers le Latium du roi de Chiusi Porsenna, et non par un mouvement interne comme celui qu'évoquent nos textes, avec l'histoire du viol de la chaste Lucrèce et du sursaut que le forfait suscita chez ses compatriotes. Dans ce sens, l'analyse de Heurgon, *op. cit.* [n. 3], p. 261-264, Cornell, *op. cit.* [n. 3], p. 215-223, que nous avons reprise dans Hinard, *op. cit*. [n. 3], p. 131-144, nous paraît toujours fondée. Mais, pour des vues différentes, minimisant le rôle de Porsenna, Martínez Pinna, *El nacimiento…*, *op. cit.* [n. 1], p. 169-188.

8. Sur le fait que les dimensions du temple étaient sans commune mesure avec ce qui existait ailleurs dans la région, y compris dans le monde étrusque, G. Colonna, « Tarquinio Prisco e il tempio di Giove Capitolino », *PP* 36, 1981, p. 41-59 (= *Italia ante Romanum Imperium. Scritti di antichità etrusche, italiche e romane [1958-1998]*, Pise-Rome, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 2005, p. 887-900).

9. Sur le fait que le triomphe fut introduit à Rome par les Étrusques, L. Bonfante, « Roman triumphs and Etruscan kings : the changing face of the triumph », *JRS* 60, 1970, p. 49-66, H. S. Versnel, *An Inquiry Into the Origin, Development and Meaning of the Roman Triumph*, Leyde, Brill, 1970.

10. Voir en particulier A. Mura Sommella, « Il tempio di Giove Capitolino. Una nuova proposta di lettura », *Annali della fondazione per il museo « Claudio Faina »* 16, 2009, p. 333-372.

et auprès de qui il s'était vraisemblablement réfugié lorsqu'il fut chassé de l'*Vrbs* par l'avancée de Porsenna [11].

Le personnage que la tradition nous fait connaître sous le nom de Tarquin le Superbe fut peut-être un tyran [12], et l'image qui en fut donnée est en tout cas clairement négative. Il n'en reste pas moins que la tradition ne pouvait totalement faire abstraction de ce qu'avait été en réalité son règne, et des réalisations qu'il avait à son actif. Cela obligeait les historiens à adopter des sortes de stratégies de contournement pour éviter que cet « actif » n'empiète pas trop sur le « passif » dont ils voulaient que la peinture du règne soit imprégnée. On le voit avec la question, que nous avons évoquée, des doublets concernant l'action du père et du fils. Dans le récit qu'il fait de la construction effective, par Tarquin le Superbe, du sanctuaire capitolin [13], par lequel Rome s'était donné un lieu de culte à la hauteur de ce qu'elle considéra comme sa mission de domination universelle, mission manifestée par la trouvaille, lors des travaux, d'une la tête d'homme dans le sol de la colline [14], Tite-Live conclut en soulignant la lourdeur des corvées qui furent alors infligées à la plèbe [15]. Nulle connotation péjorative de ce genre n'accompagnait l'évocation du début des opérations, lorsque le père avait fait creuser les fondations [16]. On peut dire la même chose des autres réalisations édilitaires attribuées conjointement au père et au fils, comme le Circus Maximus ou le grand égout de Rome [17] : seul le fils est déprécié, alors que nul blâme n'est formulé à propos du père.

Autre point qui témoigne de la dépréciation systématique des actions du second Tarquin : la minimisation des aspects qui pouvaient apparaître positifs. Ainsi, dans la phrase même où il taxait son règne de pure tyrannie,

11. Dans ce sens, Heurgon, *op. cit.* [n. 3], p. 262-264, Cornell, *op. cit.* [n. 3], p. 216, et nos remarques dans Hinard, *op. cit*. [n. 3], p. 147-149 ; opinion différente dans Martínez Pinna, *El nacimiento…*, *op. cit.* [n. 1], p. 35 (l'ancien roi aurait vécu à Tusculum jusqu'à sa mort, conformément à ce qu'on lit chez Eutrope, 1, 11, 2, et Augustin, *Cité de Dieu*, 3, 15, 2).

12. Nous ne voulons pas entrer ici dans la discussion sur ce que fut en réalité le type de pouvoir tyrannique qui fut celui de Tarquin le Superbe et sur la part de l'aristocratie sénatoriale et des éléments plus populaires dans son éviction. Sur la question, on verra également P. M. Martin, *L'Idée de royauté à Rome. *De la Rome royale au consensus républicain*, Clermont-Ferrand, Adosa, 1982, en particulier p. 53-55, 277-286, B. Minéo et Th. Piel, *Et Rome devint une République, 509 av. J.-C.*, Lemme Edit, Chamalières, 2011, Martínez Pinna, *El nacimiento…*, *op. cit.* [n. 1].

13. Tite-Live, 1, 55.

14. Tite-Live, 1, 55, 5-6, Denys d'Halicarnasse, 4, 59, 2-61, 2.

15. Tite-Live, 1, 56, 1 : *Intentus perficiendo templo, fabris undique ex Etruria accitis, non pecunia solum ad id publica est usus sed operis etiam ex plebe. Qui cum haud paruus et ipse militiae adderetur labor* (« Dans son désir d'achever le temple, Tarquin, après avoir fait venir des ouvriers de toute l'Étrurie, eut recours non seulement aux finances publiques, mais aussi à la main-d'œuvre de la plèbe. Ce n'était pas un petit travail, celui-là non plus, qui s'ajoutait à ceux de la guerre »). La peinture des charges infligées à la plèbe par la politique de grands travaux regarde également l'achèvement du Circus Maximus et la Cloaca Maxima (Tite-Live, 1, 56, 2, Denys d'Halicarnasse, 4, 44, 1-2 ; pour Tite-Live, 1, 57, 2, le régime se rend odieux pour avoir astreint les Romains « à des besognes de manœuvres et des travaux d'esclaves », *fabrorum ministeriis ac seruili opere*).

16. Tite-Live, 1, 38, 7 : *et aream ad aedem in Capitolio Iouis quam uouerat bello Sabino, iam praesagiente animo futuram olim amplitudinem loci, occupat fundamentis* (« Enfin, pour le temple que, pendant la guerre sabine, il avait promis d'élever à Jupiter sur le Capitole, il établit de vastes fondations, pressentant déjà en son cœur la grandeur future de ces lieux ») ; cf. Denys d'Halicarnasse, 3, 69.

17. Pour le Circus Maximus : Tite-Live, 1, 35, 8-9, Denys d'Halicarnasse, 3, 68, pour le père, Tite-Live, 56, 2, Denys d'Halicarnasse, 4, 44, 1-2 pour le fil ; pour la Cloaca Maxima (Tite-Live, 1, 38, 6, Denys d'Halicarnasse, 3, 67, 5 pour le père, Tite-Live, 56, 2, Denys d'Halicarnasse, 4, 44, 1-2 pour le fils.

Tite-Live reconnaissait les mérites militaires du roi : « comme homme de guerre, par contre, il n'était pas sans mérite » [18]. Mais la suite de la narration ne met guère en relief les hauts faits guerriers du roi. L'historien expédie en quelques mots sa guerre victorieuse contre les Volsques et passe rapidement sur le fait que le butin alors ramassé lui avait permis de lancer les travaux du temple de Jupiter Capitolin. Ensuite il ne narre comme opérations militaires que ses déboires dans le conflit avec Gabies, dont il n'arrive à se rendre maître que par la ruse traîtresse ourdie avec son fils Sextus, et au siège d'Ardée, qui traîne en longueur et aboutit à ce qui sera l'élément déclencheur du renversement de la dynastie, le viol de la chaste Lucrèce par le même Sextus [19]. Sur tous ces points, Denys d'Halicarnasse est beaucoup plus prolixe.

Parfois, il est vrai, les historiens se bornent à présenter un constat objectif des résultats de l'activité de Tarquin le Superbe qui peuvent être considérés comme positifs pour l'*Vrbs*. On le voit pour le traité conclu avec Gabies, par lequel les deux cités s'engageaient à une alliance perpétuelle, tel qu'il est présenté par Denys d'Halicarnasse. L'auteur des *Antiquités romaines*, à la différence de Tite-Live, expose avec un certain détail ce qui apparaît chez lui comme un succès diplomatique important de la Rome d'alors – même s'il vivait à une époque où la puissance romaine était loin des petits accroissements de sa puissance qui avaient marqué ses débuts : le traité existait toujours, inscrit sur un bouclier de cuir fixé dans le temple de Fidius Sancus. L'historien grec insiste même sur le fait que le roi de Rome, après être entré dans la ville, ne s'était livré à aucune exaction et n'avait procédé à aucune exécution, réduction en esclavage ou confiscation, faisant preuve d'une douceur qu'on n'aurait pas attendue de sa part [20]. Mais la signification dépréciative de l'action du Superbe n'en est pas moins patente. La conclusion de ce traité, qu'on ne peut pas ne pas considérer comme ayant été positive pour Rome, ne survient qu'au terme d'une longue histoire dans lequel éclate à plein la perfidie du roi : Tarquin le Superbe, qui avait d'abord connu un échec militaire devant la cité latine, avait préféré recourir à la ruse et à la traîtrise, en y introduisant son fils Sextus, se présentant mensongèrement comme victime des mauvais traitements de son père, et en attendant que Sextus prenne le contrôle de la ville, en faisant mettre à mort ceux qui lui étaient hostiles, et lui en ouvre les portes [21]. Le récit, si on le prend dans son ensemble, est donc une illustration de la vilenie du Superbe.

Il en va de même pour une autre réalisation, hautement positive, attribuée à ce roi, sur laquelle nous voudrions nous arrêter dans notre exposé : l'institution du culte de Jupiter Latiaris sur le mont Albain et l'organisation

18. Tite-Live, 1, 53, 1 ; voir plus haut, note 1.

19. Guerre contre les Volsques et butin fait à Pometia, 1, 53, 2-3 ; conflit avec Gabies, 1, 53, 4-54 ; début de la guerre contre Ardée, se poursuivant par le viol de Lucrèce et le déclenchement de la révolution, 1, 57. Dans la perspective de G. Dumézil (voir note 2), la prise de Gabies par traîtrise est l'élément de deuxième fonction de la série des trois fautes et la guerre contre Ardée, au cours de laquelle se situe le vol de Lucrèce, celui de troisième fonction.

20. Pour le traité, Denys d'Halicarnasse, 4, 58, 4 ; pour l'attitude de Tarquin le Superbe, 4, 58, 2-3. Tite-Live se borne à dire que Gabies tomba au pouvoir du roi de Rome (1, 54, 10).

21. Tite-Live, 1, 53, 4-54, Denys d'Halicarnasse, 4, 53-48, 1. Le récit est fondé sur des modèles grecs fournis par Hérodote : histoire du faux transfuge Zopyros qui permet à Darius de s'emparer de Babylone (3, 153-160) et conseil muet donné par Périandre à Thrasybule de mettre à mort tous les chefs de la cité (5, 92).

de Féries Latines au cours desquelles les différentes composantes du *nomen Latinum* célébraient en commun le dieu qui apparaissait, par son épithète, comme leur grand dieu national.

Denys d'Halicarnasse est pour nous le témoin de cette tradition, qu'il rapporte en conclusion de la partie du récit où il évoque la politique du Superbe envers les Latins :

> Τοῦ δὲ μένειν εἰς ἅπαντα χρόνον τὰ συγκείμενα ταῖς πόλεσι πρόνοιαν ὁ Ταρκύνιος λαμβάνων ἱερὸν ἔγνω κοινὸν ἀποδεῖξαι Ῥωμαίων τε καὶ Λατίνων καὶ Ἑρνίκων καὶ Οὐολούσκων τῶν ἐγγραψαμένων εἰς τὴν συμμαχίαν, ἵνα συνερχόμενοι καθ΄ ἕκαστον ἐνιαυτὸν εἰς τὸν ἀποδειχθέντα τόπον πανηγυρίζωσι καὶ συνεστιῶνται καὶ κοινῶν ἱερῶν μεταλαμβάνωσιν. ἀγαπητῶς δὲ πάντων τὸ πρᾶγμα δεξαμένων τόπον μὲν ἀπέδειξεν, ἔνθα ποιήσονται τὴν σύνοδον ἐν μέσῳ μάλιστα τῶν ἐθνῶν κείμενον ὄρος ὑψηλόν, ὃ τῆς Ἀλβανῶν ὑπέρκειται πόλεως, ἐν ᾧ πανηγύρεις τ΄ ἀνὰ πᾶν ἔτος ἄγεσθαι καὶ ἐκεχειρίας εἶναι πᾶσι πρὸς πάντας ἐνομοθέτησε θυσίας τε συντελεῖσθαι κοινὰς τῷ καλουμένῳ Λατιαρίῳ Διὶ καὶ συνεστιάσεις, τάξας ἃ δεῖ παρέχειν ἑκάστην πόλιν εἰς τὰ ἱερά, καὶ μοῖραν, ἣν ἑκάστην δεήσει λαμβάνειν. αἱ δὲ μετασχοῦσαι τῆς ἑορτῆς τε καὶ τῆς θυσίας πόλεις τριῶν δέουσαι πεντήκοντα ἐγένοντο. ταύτας τὰς ἑορτάς τε καὶ τὰς θυσίας μέχρι τῶν καθ΄ ἡμᾶς χρόνων ἐπιτελοῦσι Ῥωμαῖοι Λατίνας καλοῦντες, θύουσι δ΄ ὑπὲρ ἁπάντων καὶ τὴν ἡγεμονίαν τῶν ἱερῶν ἔχουσι Ῥωμαῖοι [22].

Ce passage appelle des remarques préalables :

- Tout d'abord, dans le récit des *Antiquités romaines*, la décision du roi suit l'entrée dans l'alliance romaine de peuples qui ne sont pas latins, les Herniques et au moins une partie des Volsques [23]. De ce fait, les composantes sont au nombre de quarante-sept et non plus à celui canonique de trente, si bien que cette description ne correspond plus à l'état originel et au sens premier de l'institution, qui était d'exprimer l'identité des *XXX populi Latini* par la célébration en commun du culte d'une divinité ethnique, selon un mode de regroupement courant aux périodes les plus anciennes dont la ligue latine, sous sa forme primitive, fournit un exemple parfait : il nous suffira

22. Denys d'Halicarnasse, 4, 49, 2-3 : « Tarquin, soucieux de voir durer tout le temps les conventions avec les cités, décida d'établir un sanctuaire commun aux Romains, Latins, Herniques et Volsques qui avaient souscrit l'alliance, afin que, se réunissant chaque année au lieu fixé, ils célèbrent ensemble une fête et un banquet et participent à des sacrifices communs. Pour que tous soient satisfaits du projet, il choisit comme lieu de leurs futures réunions, situé le plus possible au milieu des peuples, une montagne élevée, celle qui domine la cité des Albains. C'est là, édicta-t-il, qu'ils se réuniraient chaque année pour une fête solennelle, qu'il y aurait trêve pour tous envers tous, qu'on célébrerait des sacrifices communs à Jupiter dit Latiaris et qu'ils participeraient à un banquet collectif. Il fixa ce que chaque cité devait fournir pour les sacrifices, ainsi que la part que chacune devrait en recevoir. Les cités participant à la fête et au sacrifice furent quarante-sept peuples. Ces fêtes, avec les sacrifices qui les accompagnent, sont toujours célébrées encore de nos jours par les Romains, qui les appellent Latines, et parmi les cités qui participent aux offrandes, les unes apportent des agneaux, les autres des fromages, les autres encore une mesure de lait, d'autres quelque chose de semblable. Mais elles sacrifient ensemble un taureau et chacun en prend la part qui lui a été assignée. Le sacrifice est fait pour toutes et la direction des cérémonies est assurée par les Romains » (traduction de A. Grandazzi). L'attribution des Féries Latines à Tarquin le Superbe se retrouve dans l'opuscule attribué à Aurelius Victor *Les Hommes illustres de la ville de Rome*, 8, 2 (*ferias Latinas primus instituit*).

23. Denys d'Halicarnasse, 4, 49, 1.

de renvoyer sur ce point à l'étude fondamentale d'Andreas Alföldi, qui sur ce point n'a rien perdu de sa pertinence, et aux pages que, plus récemment, Alexandre Grandazzi a consacrées au sujet [24]. Il est indéniable, dans ces conditions, que l'attribution à Tarquin le Superbe d'une institution aussi importante, au moins au début de son existence, que celle qui regroupait l'ensemble des composantes du *nomen Latinum* et dont elle n'était au départ que l'une des trente, est fausse pour une réalité qui remontait aux premiers temps de l'histoire du Latium [25]. Certains la rapportaient aux Anciens Latins, *Prisci Latini*, ce qui est historiquement plus satisfaisant[26].

- En fait, la fausseté historique de l'affirmation n'importe guère ici : ce sur quoi nous voudrions nous arrêter n'est pas ce qu'a pu être en réalité l'origine du culte du mont Albain, mais la représentation qui en a été faite par la suite. Et en ce sens la référence à un Tarquin est intéressante : elle reflète la réalité d'une mainmise, ou tentative de mainmise sur l'institution de la part de Rome, qui s'est produite au VI^e^ siècle av. J.-C. [27]. Cela correspond parfaitement à ce qu'on peut penser de la politique menée par les représentants successifs de la dynastie à l'égard des Latins. Il est évident que contrôler l'expression par excellence du *nomen Latinum* qu'était la célébration rituelle de Jupiter Latiaris par tous les membres de la ligue a dû faire partie de cette politique.

- On peut être surpris de ce que le Tarquin auquel la création des Féries Latines est rapportée soit le fils honni et non le père dont l'image était beaucoup plus positive. Il est vrai, une autre source, une scholie à Cicéron, mentionne Tarquin l'Ancien. Mais il est douteux qu'il faille préférer cette doctrine, reflétée par ce texte unique et tardif. Pour Fritz Schachermeyr le nom de Tarquin l'Ancien aurait été introduit secondairement dans une doctrine qui aurait au départ concerné le Superbe [28] : nous serions porté à le suivre. On ne peut évacuer la question en invoquant l'incertitude générale quant aux réalisations qui pouvaient être rapportées globalement aux

24. Alföldi, *Early Rome and the Latins*, *op. cit.* [n. 3] ; A. Grandazzi, *Alba longa. Histoire d'une légende. Recherches sur l'archéologie, la religion, les traditions de l'ancien Latium*, Rome, École française de Rome, 2008, p. 517-729. Nous avons étudié la question des ligues dans l'Italie ancienne dans « Bemerkungen über Gott Voltumna und den föderalen Kultus der Etrusker », dans P. Amann (dir.), *Kulte – Riten – religiöse Vorstellungen bei den Etruskern und ihr Verhältnis zu Politik und Gesellschaft*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2013, p. 47-65

25. On rappellera que Rome ne figure pas en tant que telle dans la liste archaïque des trente *populi Albenses* qui nous a été transmise par Pline (3, 5, 69), alors que certains paraissent correspondre à des populations établies sur des parties du sol futur de l'*Vrbs*.

26. Scholies de Bobbio à Cicéron, p. 128 : *Nam Latinae feriae a quo fuerint institutae, dissentiunt plerique auctores. Alii a L. Tarquinio Prisco rege Romanorum existimant, alii uero a Latinis Priscis* (« En effet, sur qui a fondé les Féries Latines, la plupart des auteurs sont en désaccord. Les uns pensent qu'elles le furent par Tarquin l'Ancien, le roi des Romains, mais d'autres par les Anciens Latins »).

27. Dans ce sens Grandazzi, *op. cit*. [n. 24], p. 602-603 : « La tradition antique de la fondation des Féries Latines par un Tarquin est cependant, selon nous, à prendre au sérieux (…) : ces traditions reflètent sans doute au moins une tentative de contrôle politique. »

28. F. Schachermeyr, *RE*, 4 A, 1931, *s. v.* Tarquinius, c. 2348-2390, ici c. 2375, parlant d'une erreur ; mais on pensera plutôt à un remplacement voulu du fils par le père, en accord avec l'image bien meilleure qu'en donnait la tradition.

Tarquins, et donc être attribuées indifféremment au père ou au fils [29]. Il faut prendre acte de ce que l'opinion s'était diffusée selon laquelle le despote qui avait rendu à jamais le régime monarchique odieux aux Romains était aussi celui qui avait créé une institution aussi vénérable que le culte qui réunissait les Latins sur le mont Albain pour honorer un Jupiter qui était leur dieu ethnique commun. Et, nous allons le voir, l'affirmation de Denys d'Halicarnasse arrive en conclusion d'un récit cohérent, qui met en relief le fait sûrement historique qu'a été l'alliance matrimoniale nouée entre Octavius Mamilius de Tusculum et Tarquin le Superbe. Ce n'est pas le cas de la vague évocation d'un rôle de Tarquin l'Ancien qu'on trouve chez le scholiaste de Cicéron. On estimera donc que la tradition recueillie par l'auteur des *Antiquités romaines* conserve le souvenir, qui a toute chance d'être historique, d'une volonté de contrôle de l'antique institution albaine par le dernier roi de Rome et, pourquoi pas, de son éventuelle réorganisation par lui.

Mais, si nous revenons à la question de la présentation de ce qui fut une antique institution de la ligue latine dans la narration du règne du Superbe, on notera qu'on assiste à la même démarche historiographique que celle que nous avons relevée à propos du traité Rome-Gabies : l'englobement d'un élément qui était en lui-même positif dans un ensemble qui concourt à la vision négative du personnage et permet de lui enlever ce qui aurait pu en être le bénéfice. Car les circonstances dans lesquelles le second Tarquin aurait procédé à la création du culte de Jupiter Latiaris sont marquées par le crime.

Denys d'Halicarnasse pose en effet cette décision comme le point final de sa politique de rassemblement, sous son autorité, des cités latines et herniques et de celles des Volsques qui étaient entrées dans l'alliance. Mais elle ne fait que compléter, sur un plan religieux, ce qui avait été décidé, un peu plus haut dans le texte, et sur un plan uniquement diplomatique, avec les seules cités latines avant qu'elles soient rejointes par certaines populations allogènes. Les mesures qu'il aurait alors prises sont présentées ainsi :

> Τὸν δὲ Ταρκύνιον ἐπαινέσαντες ἐπὶ τῆς ἐκκλησίας ὡς κοινὸν εὐεργέτην τῶν πόλεων ἐπὶ τῷ σεσωκέναι τοὺς ἀρίστους ἄνδρας, ἡγεμόνα ποιοῦνται τοῦ ἔθνους ἐπὶ τοῖς αὐτοῖς τοῖς δικαίοις, ἐφ΄ οἷς Ταρκύνιόν τε τὸν πάππον αὐτοῦ πρότερον ἐποιήσαντο καὶ μετὰ ταῦτα Τύλλιον· συνθήκας τε γράψαντες ἐν στήλαις καὶ περὶ φυλακῆς τῶν συγκειμένων ὅρκια τεμόντες διέλυσαν τὸν σύλλογον [30].

Cette conclusion de l'alliance, concrétisée par l'érection de stèles, survient à l'issue de la réunion des délégués des cités latines qui s'était tenue,

29. Voir plus haut, avec note 4.

30. Denys d'Halicarnasse, 4, 48, 3 : « Ayant couvert Tarquin de louanges dans leur assemblée, comme ayant été le bienfaiteur de leurs villes et le sauveur des premiers de leurs citoyens, ils le font général de toute la nation avec les mêmes droits qu'on avait autrefois accordés à son grand-père et à Tullius après lui. Ils firent graver les articles de cette nouvelle alliance sur des stèles et en firent serment qu'ils en observeraient religieusement toutes les conditions, puis renvoyèrent les délégués. »

sur l'invitation du roi de Rome, au bois sacré de Ferentina [31], qui est présenté par Denys d'Halicarnasse comme ayant été jusque-là leur lieu de réunion habituel [32]. Or le point que le récit met en relief est que cette réunion a été marquée un crime odieux de Tarquin : la mise à mort par traîtrise de Turnus Herdonius, le chef latin qui s'opposait à sa volonté d'hégémonie sur le Latium [33]. Tarquin le Superbe avait en effet caché au domicile de Turnus, à l'insu de celui-ci, une quantité d'armes, dont il put avancer la découverte comme la preuve de ce qu'il préparait le massacre des délégués des cités latines ; le roi de Rome n'eut dès lors aucune difficulté à obtenir leur unanimité pour le faire condamner et exécuter [34]. Dans ces conditions, la mise en place du culte le plus important du *nomen Latinum*, celui de Jupiter Latiaris avec la cérémonie des Féries Latines où il était honoré, apparaît comme la conclusion d'un des pires forfaits du tyran. Le procédé est le même que celui que nous avons rencontré pour la conclusion de l'alliance avec Gabies [35].

L'Aricien Turnus Herdonius apparaît donc comme une victime innocente du tyran, qui l'élimine par une machination criminelle. Par rapport à Tarquin le Superbe, il représente le droit et la justice. Tite-Live met dans sa bouche une dénonciation du meurtre par le roi de Rome de son beau-père Servius Tulius, qui lui avait permis de s'emparer du trône, de son comportement à l'encontre de ses sujets, qu'il n'avait de cesse d'« exécuter, exiler, dépouiller de leurs biens » [36]. Denys d'Halicarnasse, comme d'habitude, est beaucoup plus prolixe et attribue aux deux protagonistes, Turnus et Tarquin, de véritables discours, où le chef latin se livre à une critique systématique du

31. Denys d'Halicarnasse, 4, 45 3 : προεῖπε δι΄ ἀγγέλων ἥκειν εἰς τὴν ἐν Φερεντίνῳ γινομένην ἀγορὰν τοὺς εἰωθότας ὑπὲρ τοῦ κοινοῦ τῶν Λατίνων συνεδρεύειν (« il fit enjoindre par des messagers que viennent à l'assemblée qui se tenait à Ferentinum ceux qui avaient coutume de débattre ensemble des affaires communes aux Latins »). Sur les réunions de la ligue latine qui se tenaient dans le bois sacré auprès de la source de la déesse Ferentina, A. Grandazzi, « Identification d'une déesse : Ferentina et la ligue latine archaïque », *CRAI*, 1996, p. 273-294. Sur l'articulation des différents sanctuaires du Latium et des bois sacrés où ils étaient placés, M. V. García Quintela, *Le Pendu et le Noyé des Monts Albains. Recherches comparatives autour des rites et mythes des Monts Albains*, Bruxelles, Latomus, 2007, p. 13-23. Sur la localisation du site, voir plus loin note 34.

32. Cela dans la perspective de l'auteur, qui présente comme une innovation due au second Tarquin la fondation du culte Albain, ce qui est bien évidemment faux.

33. Tite-Live, 1, 50-51 ; Denys d'Halicarnasse, 4, 45, 3-48, 2.

34. L'exécution se fait chez Tite-Live par la noyade de Turnus sous une claie dans la source Ferentina (1, 51, 9), chez Denys d'Halicarnasse par son enterrement vivant (4, 48, 2). Sur le supplice de Turnus, Carmine Ampolo, « Un supplizio arcaico : l'uccisione di Turnus Herdonius », dans *Du châtiment dans la cité. Supplices corporels et peine de mort dans le monde antique. Table ronde de Rome (9-11 novembre 1982)*, sous la direction de Yann Thomas, Collection de l'École française de Rome 79, Rome, 1984, p. 91-96, Eva Cantarella, *Supplizi capitali. Origine e funzioni delle pene di morte in Grecia e a Roma*, Milan, 1991, p. 255-257. On peut penser que le *lacus Turni* près du site probable du *lucus Ferentinae*, connu par des sources médiévales et sur laquelle C. Ampolo (« Ricerche sulla lega latina, I, *Caput aquae Ferentinae* e *lacus Turni* », *PP* 36, 1981, p. 219-233 ; voir aussi Alberto Barzanò, « La morte di Turno Erdonio e il problema della localizzazione del *lucus* e del caput *aquae Ferentinae* », *Aevum* 65, 1991, p. 39-63) a attiré l'attention, garde le souvenir de la noyade du chef latin.

35. Dans la suite des trois fautes fonctionnelles selon laquelle le règne de Tarquin le Superbe aurait été articulé suivant l'analyse de G. Dumézil, la mise à mort de Turnus dans le cadre d'une réunion politique des Latins et dans un bois sacré représenterait l'élément de première fonction, tandis que la prise de Gabies par traîtrise et non par une guerre ouverte constituerait celui de deuxième fonction. L'élément de troisième fonction, concluant la séquence, serait le viol de Lucrèce. Voir plus haut, note 2.

36. Tite-Live, 1, 50, 5 : *(regnum) raptum parricidio* (pouvoir « ravi par un parricide ») ; 6 : *qui alii super alios trucidentur, exsulatum sunt, bona amittant.*

tyran, à laquelle celui-ci répond lors de la séance du lendemain, après avoir machiné le traquenard qui allait causer la perte de l'Aricien [37]. Le discours de Turnus reprend, plus longuement, les mêmes griefs à l'égard de celui qui était parvenu au pouvoir par le crime, se comportait comme un despote cruel et avide qui n'hésitait pas à faire mourir ou contraindre à l'exil les Romains et leur enlever ce qu'ils possédaient ; mais le rhéteur grec va plus loin, en faisant du chef latin un champion de la *libertas*, qui avait privé ses compatriotes de leur liberté de parole et d'action et voulait imposer le même esclavage aux Latins [38]. Ils les invite à se lever contre le tyran et à combattre pour la liberté [39] : les paroles et l'attitude du chef latin préfigurent ce qui se passera quelque temps après à Rome, lorsque Brutus, sur le cadavre de Lucrèce, appellera ses compatriotes à renverser le Superbe.

La mise à mort de Turnus Herdonius empêche donc de porter au crédit du dernier roi de Rome l'institution du culte du mont Albain. Le chef latin est une victime innocente de la perfidie du tyran [40]. Mais il est dès lors surprenant que certaines connotations discordantes se fassent jour et qu'il ne soit pas présenté sous le jour uniquement favorable qu'on aurait pu attendre.

Tite-Live est en effet loin de dresser de Turnus Herdonius un portrait uniquement favorable. Il en fait un individu douteux, un excité fauteur de troubles, qui devait à cela l'influence qu'il avait sur les Latins [41]. Apparaît ainsi en contrepoint une image différente du personnage, qui serait loin d'être la figure totalement positive que la logique du récit supposerait, dans la ligne de la dénonciation du tyran qui donne son sens à tout l'épisode. Turnus aurait-il pu être posé comme une figure négative ? Cela peut sembler aberrant, tant l'épisode apparaît comme une nouvelle manifestation de la vilenie de Tarquin le Superbe, mais on ne peut pas ne pas faire intervenir ici la question du prénom qui lui est attribué, Turnus. Ce prénom évoque bien évidemment le Turnus de la légende d'Énée, et donc un personnage connoté négativement, le chef du camp des « méchants » que sont les adversaires du héros troyen et de ses compagnons, lesquels constituent le camp des « bons ».

Ettore Pais, dans sa *Storia critica di Roma*, n'avait pas hésité à identifier les deux Turnus : « Turno Aricino, il nemico di Tarquinio, non è che

37. Intervention de Turnus en 4, 46, 3-4 (au style indirect), réponse de Tarquin, beaucoup plus longue et exprimée en discours direct, placée lors de la séance du lendemain, en 4, 47, 3-6.

38. Denys d'Halicarnasse, 4, 46, 4 ; voir notamment οὐδὲ τὴν βασιλείαν εἶχε τὴν Ῥωμαίων κατὰ νόμους παρ´ ἐκόντων λαβὼν ὥσπερ οἱ πρὸ αὐτοῦ βασιλεῖς, ὅπλοις δὲ καὶ βίᾳ κατισχύσας τυραννικήν τε μοναρχίαν καταστησάμενος τοὺς μὲν ἀποκτείνοι τῶν πολιτῶν, τοὺς δ´ ἐξελαύνοι τῆς πατρίδος, τῶν δὲ περικόπτοι τὰς οὐσίας, ἁπάντων δ´ ἅμα τὴν παρρησίαν καὶ τὴν ἐλευθερίαν ἀφαιροῖτο (« il ne devint pas le roi des Romains conformément aux lois, en l'étant devenu avec leur accord comme les rois avant lui, mais, ayant imposé une monarchie tyrannique par les armes, il fait périr certains des citoyens, chasse d'autres de leur patrie, dépouille d'autres de leurs biens, enlève à tous leur liberté de parole et d'action »).

39. *Ibid.* : παρήνει τε τέως οὔπω τὸν χαλινὸν εἰλήφασι (τῆς δουλείας) περὶ τοῦ μὴ λαβεῖν αὐτὸν διαμάχεσθαι (« il les exhorta, aussi longtemps qu'ils ne subiraient pas le joug de l'esclavage, à combattre pour ne pas se le laisser infliger »).

40. Ainsi Tite-Live, 1, 51, 3 : *quia pro imperio palam interfici non poterat, oblato falso crimine insontem oppressit* (« ne pouvant d'autorité le mettre à mort en public, il formula une fausse accusation accablante pour cet innocent »).

41. Tite-Live, 1, 50, 7 : *seditiosus facinorosusque homo hisque artibus opes domi nactus* (« un homme intrigant et turbulent et par là même influent parmi les siens »).

Turno, il nemico di Enea» [42]. L'«hypercritique» italien n'approfondissait pas ce rapprochement surprenant entre le personnage négatif par excellence de la tradition troyenne et la victime des agissements criminels du second Tarquin – et cela s'inscrivait, sans plus, dans sa volonté de démontrer que ce que les auteurs relataient des périodes les plus anciennes de l'histoire de Rome n'était qu'affabulation. Mais la mise en parallèle fut reprise, d'une manière beaucoup plus convaincante, en 1959 par Roland Crahay et Jean Hubaux [43]. Dans cet article, qui parut après le décès – survenu en 1958 – du second, qui avait été professeur à l'université de Liège où il avait eu le premier pour élève, les deux savants belges attiraient en effet l'attention sur un élément capital, qui conforte l'intuition de Pais : précision qui n'apparaît pas dans le récit de Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, dans la réponse à l'attaque de Turnus Herdonius qu'il attribue de Tarquin le Superbe, lui fait révéler, comme premier argument, que l'Aricien avait été en rivalité avec celui qui allait devenir son gendre, Octavius Mamilius de Tusculum, pour la main de sa fille [44]. C'est de cette préférence accordée au Tusculan que serait née l'hostilité de la future victime du roi à son égard [45]. On conviendra, avec R. Crahay et J. Hubaux, que ce point de rapprochement avec le Turnus de la légende d'Énée est essentiel : on les suivra dans leur affirmation que «la donnée capitale que nous devons à Denys, c'est que Turnus Herdonius avait ambitionné de devenir le gendre de Tarquin» [46]. On retrouve donc, dans cette rivalité matrimoniale et la rancœur qu'elle fit naître chez le prétendant évincé, le schéma de la légende d'Énée, le comportement agressif du chef rutule à l'égard d'Énée (et de Latinus dans la forme traditionnelle, prévirgilienne, de la légende où les Aborigènes de Latinus et les Troyens d'Énée combattaient ensemble les Rutules de Turnus) s'expliquant par le choix que Latinus avait fait de donner sa fille en mariage au héros venu de Troie plutôt qu'à lui.

42. E. Pais, *Storia critica di Roma durante i primi cinque secoli*, Rome, Loescher, 1913, p. 378.

43. R. Crahay et J. Hubaux, «Les deux Turnus», *SMSR* 30, 1959, 157-212.

44. Denys d'Halicarnasse, 4, 47, 3-4 : Οὑτοσὶ γάρ, ἔφη, Τύρνος, ὦ σύνεδροι, τούτων ὧν νυνί μου κατηγορεῖ πάντων δικαστὴς γενόμενος αὐτὸς ἀπέλυσέ με, ὅτε τὴν θυγατέρα τὴν ἐμὴν ἐβούλετο λαβεῖν γυναῖκα. ἐπεὶ δ΄ ἀπηξιώθη τῶν γάμων κατὰ τὸ εἰκός· τίς γὰρ ἂν τῶν νοῦν ἐχόντων Μαμίλιον τὸν εὐγενέστατόν τε καὶ κράτιστον Λατίνων ἀπεώσατο, τοῦτον δὲ κηδεστὴν ἠξίωσε λαβεῖν, ὃς οὐδ΄ εἰς τρίτον πάππον ἀνενεγκεῖν ἔχει τὸ γένος; ἀγανακτῶν ἐπὶ τούτῳ νῦν ἥκει μου κατηγορῶν. ἔδει δ΄ αὐτόν, εἰ μὲν ᾔδει με τοιοῦτον ὄντα, οἷον νῦν αἰτιᾶται, μὴ προθυμεῖσθαι λαβεῖν τότε πενθερόν, εἰ δὲ χρηστὸν ἐνόμιζεν, ὅτε τὴν θυγατέρα με ἠτεῖτο, μηδὲ νῦν ὡς πονηροῦ κατηγορεῖν («Membres de l'assemblée, dit-il, ce Turnus qui m'accuse de tant de crimes, m'en a lui-même absous par les démarches qu'il a faites pour épouser ma fille. Aujourd'hui il n'est irrité contre moi que parce que je ne la lui ai pas accordée. Mais ce n'a été que pour de bonnes raisons que j'en ai usé ainsi. Jugez-en vous-mêmes et voyez si j'aurais été raisonnable de refuser l'alliance de Mamilius, le plus illustre des Latins tant par sa noblesse que par ses autres belles qualités, pour donner ma fille à celui-ci qui ne peut faire remonter sa généalogie au-delà de son trisaïeul. Voilà pourquoi il a inventé tous les crimes qu'il vient mettre ici sur mon compte. S'il savait que je fusse tel qu'il me dépeint aujourd'hui, il ne devait pas chercher alors avec tant d'empressement l'honneur d'être mon gendre et, s'il m'a cru honnête homme quand il me demanda ma fille, il ne peut aujourd'hui me traiter comme un scélérat»).

45. Déjà Denys d'Halicarnasse, 4, 45, 4 : Τύρνος Ἐρδώνιος (…), Μαμιλίῳ τε διάφορος ὢν διὰ τὴν πρὸς τὰ κοινὰ φιλοτιμίαν καὶ Ταρκυνίῳ διὰ τὸν Μαμίλιον ἀπεχθόμενος, ὅτι κηδεστὴν ἐκεῖνον ἠξίωσε λαβεῖν ἀνθ΄ ἑαυτοῦ («Turnus Herdonius avait un différend avec Mamilius en raison de leur rivalité pour les affaires publiques, et il avait aussi en haine Tarquin à cause de ce Mamilius, parce qu'il l'avait choisi pour gendre préférablement à lui»).

46. Crahay et Hubaux, *art. cit* [n. 43], p. 199.

Les deux savants belges n'avaient pas été plus loin dans leur rapprochement entre l'épisode du règne de Tarquin le Superbe qui nous occupe et la légende que Romains et Latins posaient au début de leur histoire et la question n'a pas vraiment été reprise depuis[47]. Mais leur démarche nous semble mériter d'être poursuivie et approfondie. On peut en effet faire intervenir un autre texte, cette fois tiré de Tite-Live, qu'ils n'avaient pas pris en considération et qui va tout à fait dans le sens de leur analyse.

Il s'agit de la conclusion à laquelle aboutit l'épisode chez l'historien padouan. À la différence de Denys d'Halicarnasse, l'auteur latin n'évoque pas le culte commun des trente peuples du *nomen Latinum* au mont Albain, mais décrit les aspects militaires de l'alliance alors renouvelée entre Rome et les Latins :

> *Ita renouatum foedus indictumque iunioribus Latinorum ut ex foedere die certa ad lucum Ferentinae armati frequentes adessent. Qui ubi ad edictum Romani regis ex omnibus populis conuenere, ne ducem suum nec secretum imperium propriaue signa haberent, miscuit manipulos ex Latinis Romanisque ut ex binis singulos faceret binosque ex singulis ; ita geminatis manipulis centuriones imposuit* [48].

Le passage est rempli d'anachronismes et d'erreurs : l'organisation manipulaire, qui n'est pas antérieure aux guerres samnites, n'existait évidemment pas à cette époque [49] et les soldats romains et leurs alliés latins formèrent toujours des unités séparées [50]. Les commentateurs n'ont pas manqué de souligner ces points ; mais il est peut-être plus important de noter qu'on assiste – qu'elle soit vraie ou non, cela n'importe guère [51] – à une fusion des entités distinctes que formaient jusque-là les Romains et les Latins, cela sous la houlette du roi de Rome et à un moment où il a donné sa fille en mariage au chef principal des Latins, Octavius Mamilius. Cette fusion ne concerne, dans ces lignes, que l'élément militaire : mais, venant en conclusion du traité par lequel l'alliance a été renouvelée, elle exprime une fusion beaucoup plus large, celle des peuples eux-mêmes.

Or il est difficile de ne pas penser au schéma qui sous-tend (au moins dans sa forme antérieure à Virgile) la légende d'Énée. Elle montre la fusion

47. Elle n'est par exemple même pas évoquée dans le commentaire de R. M. Ogilvie à Tite-Live (*A Commentary on Livy, I-V*, Oxford, Clarendon Press, 1965, p. 199-200.)

48. Tite-Live, 1, 52, 5-6 : « Le traité fut renouvelé. Ordre fut donné aux jeunes Latins, au terme du traité, de se rendre en grand nombre à telle date au bois de Ferentina avec leurs armes. Suivant l'ordre du roi de Rome, il en vint de tous les peuples. Pour ne leur laisser ni officiers de leur nation, ni commandement propre, ni enseignes particulières, Tarquin fit des manipules mixtes de Latins et de Romains, fondant deux manipules en un seul qu'il dédoublait ensuite ; après ce dédoublement, il leur affecta des centurions. »

49. On doit cependant noter que la tradition n'hésitait pas à la faire remonter à Romulus, qui aurait distribué en manipules les bergers à la tête desquels il avait marché sur Albe pour y rétablir comme roi son grand-père (Plutarque, *Vie de Romulus*, 8, 7, *Les Origines du peuple romain*, 22, 3 ; cf. Appien, 1a, 9d, Isidore, *Étymologies*, 18, 3, 5).

50. Ainsi Ogilvie, *A Commentary*, *op. cit.* [n. 47], p. 204 : « the military organization is, of course, anachronistic […]. On every other occassion, the allies form separate contingents. »

51. Theodor Mommsen (*Römisches Staatsrecht*, III, Leipzig, 1888, p. 618, n. 4) songeait à des mesures d'urgence prises lors de la guerre sociale ou à une réforme qui n'aurait pas été mise en application, Ogilvie, *loc. cit*., à une tentative avortée de Tarquin le Superbe d'imposer une unité à l'ensemble du Latium.

des deux composantes de la population du Latium, les Troyens d'Énée et les Aborigènes de Latinus, qui, au moment d'engager les hostilités contre les Rutules de Turnus, appuyés par Mézence et ses Étrusques, s'unifient en donnant naissance au peuple des Latins (lequel prend un nom ethnique calqué sur celui du beau-père du héros troyen) [52]. Il suffit de rappeler la présentation que le même Tite-Live, quelques chapitres plus haut, donnait de cet événement fondateur du *nomen Latinum* :

> *Aeneas aduersus tanti belli terrorem ut animos Aboriginum sibi conciliaret nec sub eodem iure solum sed etiam nomine omnes essent, Latinos utramque gentem appellauit ; nec deinde Aborigines Troianis studio ac fide erga regem Aeneam cessere. Fretusque his animis coalescentium in dies magis duorum populorum Aeneas (…) in aciem copias eduxit* [53].

Si on se fonde sur ces différents passages, il en découle une présentation de l'histoire de Turnus Herdonius très différente de celle qu'offre le récit canonique et qui aurait été calquée sur la légende d'Énée. L'Aricien aurait été en rivalité avec le Tusculan Octavius Mamilius pour la main de la fille du roi Tarquin le Superbe, comme Énée l'avait été avec Turnus le Rutule pour celle de la fille du roi Latinus, Lavinia. Le choix du roi de Rome se serait porté sur le Tusculan, comme celui du souverain des Aborigènes sur le héros troyen, provoquant dans les deux cas l'ire du prétendant écarté. À partir de ce moment les Romains auraient fusionné avec les Latins, aboutissant à un peuple aussi unitaire que les anciens Aborigènes et les immigrés troyens une fois qu'ils s'étaient rassemblés. Cela se serait traduit par le succès militaire immédiat de la nouvelle entité : de même que le nouveau peuple formé par la réunion des sujets d'Énée et de Latinus l'emporta sur les forces de Turnus et de Mézence, Tarquin le Superbe, fort de l'appui d'Octavius Mamilius et des Latins dont il apparaît comme le chef, mena des campagnes victorieuses, chez Tite-Live contre les Volsques, auxquels il enleva la ville de Pometia (ce qui lui fournit les ressources nécessaires pour bâtir le temple du Jupiter Capitolin), chez Denys d'Halicarnasse contre les Sabins, les habitants de Suessa Pometia (considérée comme une cité indépendante, dont la prise procura au roi quatre cents talents pour le Capitole) et les Volsques [54].

On peut au reste souligner la place que tiennent les considérations militaires dans l'ensemble dans lequel s'insère l'élimination de Turnus Herdonius, bien en accord avec ce que suggère une mise en parallèle avec la légende d'Énée. Le récit livien nous l'avons vu, détaille les conséquences du

52. Caton, chez Servius, *Commentaire à l'Énéide*, 1, 6 (= *HRR*, fr. 5 = Chassignet, *Origines*, 1, fr. 6), Salluste, *Catilina*, 6 (avec application à Rome), Denys d'Halicarnasse, 1, 45, 2, Strabon, 5, 3, 2 (229), Charax et Juba, chez Étienne de Byzance, *s. v.* Ἀβοριγῖνες, Justin, 43, 10, Appien, chez Photios, *Bibliothèque*, 57, p. 166, 10, *Les Origines du peuple romain*, 13, 7, Zonaras, 7, 1.

53. Tite-Live, 1, 2, 4-5 : « Énée, devant la menace d'une pareille guerre, voulut gagner le cœur des Aborigènes en donnant les mêmes droits et jusqu'au même nom à tous ses sujets : il nomma Latins l'ensemble des deux peuples. Dès lors les Aborigènes ne le cédèrent en rien aux Troyens pour leur attachement et leur fidélité à Énée. Fort de cette affection et de l'union chaque jour plus étroite des deux peuples […], Énée fit sortir ses troupes pour livrer bataille. »

54. Tite-Live, 1, 52, 1-3 ; Denys d'Halicarnasse, 4, 50-52, 1 (guerre contre les Sabins), 52, 3 (prise de Suessa Pometia ; l'affectation de la part du butin qui fut réservée pour les dieux à la construction du Capitole est précisée en 1, 59, 2), 52, 3 (guerre contre les Volsques).

renouvellement de l'alliance pour l'armée romaine et l'épisode débouche sur les campagnes contre les Volsques. Bien qu'il n'évoque pas les conséquences du traité sur l'organisation de l'armée, le récit de l'historien grec s'insère encore plus nettement dans un contexte belliqueux : ce n'est plus seulement par ses suites, avec les hostilités dans lesquelles Tarquin le Superbe s'engage alors, mais par son déclenchement même que l'affrontement entre le roi de Rome et le chef aricien s'inscrit dans une perspective guerrière. La raison que le Superbe avait eue de convoquer les Latins à une réunion dans le sanctuaire de Ferentina était la guerre qu'il projetait de mener contre les Sabins et pour laquelle il souhaitait disposer de l'appui de tout le Latium [55]. Il est vrai que ces auteurs glissent des précisions qui sont des critiques de l'attitude tyrannique du roi de Rome. S'il cherchait l'appui des Latins, affirme Tite-Live, c'était pour mieux assurer son pouvoir sur ses sujets [56]. Quant à Denys, qui sur ce point donne des précisions d'ordre militaire, il présente la politique extérieure du roi comme entrant dans sa politique de contrôle du peuple romain : c'est afin de s'appuyer sur une garde personnelle composée d'étrangers, selon un *topos* classique de l'image du tyran, qu'il se tourne vers les Latins [57] ; quant aux troupes proprement romaines, il choisit d'armer parmi ses sujets ceux seuls qui n'étaient pas suspects de vouloir se révolter et use du mélange avec les alliés (qui est évoqué ici, sous une forme différente de celle qu'on avait chez Tite-Live) comme d'un moyen d'éviter des regroupements potentiellement hostiles à son égard [58]. Mais on peut estimer que ces remarques négatives, bien dans la ligne du jugement d'ensemble porté sur le dernier souverain de l'*Vrbs*, n'ont fait que s'insérer dans une trame qui aurait reproduit celle qu'offrait la légende d'Énée, et donc n'aurait nullement eu un sens dépréciatif.

Le parallélisme entre ce qu'on peut ainsi envisager en filigrane derrière le récit que les historiens romains nous ont transmis de l'histoire de Turnus Herdonius et son insertion dans le règne du dernier roi de Rome et la légende d'Énée n'est cependant que relatif. Tarquin le Superbe, comme Latinus, donne sa fille en mariage à Octavius Mamilius, s'attirant ainsi l'hostilité de Turnus Herdonius, dont le rôle aurait été semblable à celui du Rutule Turnus. Il s'ensuit une fusion des Latins et des Romains – comparable à celle des Aborigènes de Latinus et des Troyens d'Énée –, qui se traduit par

55. Denys d'Halicarnasse, 4, 45, 2. ; cf. 4, 46, 2.

56. Tite-Live, 1, 49, 8 : *Latinorum sibi maxime gentem conciliabat, ut peregrinis quoque opibus tutior inter ciues esset* (« C'était le peuple latin surtout qu'il tâchait de gagner : il cherchait l'appui de l'étranger pour être en sûreté dans son pays »).

57. Denys d'Halicarnasse, 4, 45, 1 : Ταρκύνιος, ὅτι τοῖς μὴ κατὰ νόμους λαβοῦσι τὰς δυναστείας, ἀλλὰ διὰ τῶν ὅπλων κτησαμένοις, οὐ μόνον ἐπιχωρίου δεῖ φυλακῆς, ἀλλὰ καὶ ξενικῆς (« Tarquin, considérant que ceux qui n'ont pas pris le pouvoir selon les lois, mais qui s'en sont emparés par les armes, ont besoin d'une garde composée non seulement de personnes de leur pays, mais aussi d'étrangers… »).

58. Denys d'Halicarnasse, 4, 50, 1 : Ὡς δὲ καὶ ταύταις ἐκρατύνατο τὴν ἀρχὴν ταῖς συμμαχίαις, στρατὸν ἐξάγειν ἐπὶ Σαβίνους ἔγνω Ῥωμαίων τ´ αὐτῶν ἐπιλέξας οὓς ἥκιστα ὑπώπτευεν, εἰ κύριοι τῶν ὅπλων γένοιντο, ἐλευθερίας μεταποιήσεσθαι, καὶ τὴν παρὰ τῶν συμμάχων ἀφιγμένην δύναμιν προσλαβὼν πολλῷ πλείονα τῆς πολιτικῆς ὑπάρχουσαν (« Tarquin, affermi de plus en plus par ces nouvelles alliances, résolut d'ouvrir une campagne contre les Sabins. Dans ce dessein, il choisit parmi les Romains ceux dont il avait moins sujet de se défier, et qu'il croyait les moins capables de recouvrer leur liberté quand ils se verraient les armes à la main. Il y joignit les troupes qui lui vinrent de la part des alliés et qui étaient beaucoup plus considérables par leur nombre que les forces domestiques »).

la victoire de leurs forces conjointes dans les conflits où elles sont engagées – ce qui peut correspondre aux guerres qui permettent au peuple nouveau des Latins de vaincre les Rutules de Turnus et les Étrusques de Mézence. Mais il est évident que la répartition des rôles entre Tarquin le Superbe et Octavius Mamilius n'est pas celle qui s'établit entre Latinus et Énée. Dès avant l'*Énéide* et le vieillard falot et impuissant que dépeindra Virgile, Latinus n'est pas l'acteur principal du drame qui se joue, rôle qui échoit bien évidemment à Énée. Il est d'ailleurs rapidement éliminé et la fusion des deux peuples aborigène et troyen est le fait du seul fils d'Anchise, qui règne désormais sur les deux groupes rassemblés et affronte à leur tête les forces ennemies. Dans l'histoire de Turnus Herdonius, sous la forme positive que nous envisageons de reconstituer, Tarquin de Rome reste le chef incontesté des deux composantes de l'union des Romains et des Latins et il est seul mentionné comme menant leurs troupes au combat. L'Aricien reste une figure secondaire, subordonnée au roi Tarquin et on ne peut en faire un Énée. Il faut plutôt penser à une analogie générale entre ce qui se serait passé sous le règne du dernier souverain de l'*Vrbs,* selon cette vision qui transparaît par endroits derrière le récit classique, non à un décalque exact de la légende d'Énée.

Il n'en reste pas moins que, tout en le plaçant en retrait derrière le roi de Rome, cette version de l'histoire de Turnus Herdonius attribue à Octavius Mamilius une place importante. Cette importance est encore sensible dans la présentation de Denys d'Halicarnasse, puisque, selon la judicieuse observation de R. Crahay et J. Hubaux, ce sont les mots qu'il fait prononcer au Superbe qui autorisent à envisager ici un décalque de la légende sur laquelle Virgile devait bâtir son épopée. Le Tusculan est mentionné dans ce passage des *Antiquités romaines*, alors qu'il ne l'est pas dans ce qui y correspond dans les *Ab Vrbe condita libri*. Mais on ne doit pas pour autant négliger que, pour l'historien padouan aussi, Octavius Mamilius fut un personnage important : c'est, il le souligne, sur l'alliance du roi de Rome et du chef tusculan, concrétisée par le mariage du second avec la fille du premier, que reposa la politique latine du Superbe [59]. Posé comme *princeps Latini nominis*, auréolé du prestige que lui valait une ascendance qui le rattachait au fils qu'Ulysse avait eu de Circé, Télégonos [60], à qui était attribuée la fondation de

59. Tite-Live, 1, 49, 8-9 : *Latinorum sibi maxime gentem conciliabat (...) ; neque hospitia modo cum primoribus eorum, sed adfinitates quoque iungebat : Octauio Mamilio Tusculano – is longe princeps Latini nominis erat, si famae credimus, ab Vlixe deaque Circa oriundus –, ei Mamilio filiam nuptum dat, perque eas nuptias multos sibi cognatos amicosque eius conciliat* (« C'était le peuple latin surtout qu'il tâchait de gagner (…) ; non content des liens d'hospitalité, il s'unissait à leurs chefs par des liens de parenté. Octavius Mamilius, de Tusculum, était de beaucoup le premier des Latins et, si on en croit la renommée, descendait d'Ulysse et de la déesse Circé : il donne à Mamilius sa fille en mariage et, grâce à cette union, se lie avec beaucoup de parents et d'amis de son gendre ») ; cf. Denys d'Halicarnasse, 4, 45, 1 : φίλον ποιήσασθαι τῷ γάμῳ συζεύξας τῆς θυγατρός, ὃς ἐκαλεῖτο μὲν Ὀκταούιος Μαμίλιος, ἀνέφερε δὲ τὸ γένος εἰς Τηλέγονον τὸν ἐξ Ὀδυσσέως καὶ Κίρκης, κατῴκει δ΄ ἐν πόλει Τύσκλῳ, ἐδόκει δὲ τὰ πολιτικὰ συνετὸς ἐν ὀλίγοις εἶναι καὶ πολέμους στρατηγεῖν ἱκανός (« il voulut se faire un ami du plus illustre et du plus puissant de tous les Latins, auquel il fit épouser sa fille. Il s'appelait Octavius Mamilius, et descendait de Télégonos fils d'Ulysse et de Circé ; il demeurait dans la ville de Tusculum et était considéré comme un des meilleurs pour les affaires politiques et par sa capacité à conduire les guerres »).

60. Outre Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, *l.c.*, Festus, 116 L : *Mamiliorum familia progenita sit a Mamilia, Telegoni filia, quam Tusculi procreauit, quando id oppidum ipse condidisset* ; cf. Paul, 117 L :

Tusculum [61], Octavius Mamilius fut un pion essentiel dans la volonté hégémonique du roi de Rome sur le Latium – avant que, après son expulsion de l'*Vrbs*, il le recueillît et tentât avec l'appui de toutes les forces latines, de le rétablir sur son trône, avant de trouver la mort au cours de la bataille du lac Régille où la jeune république l'emporta sur ses adversaires [62].

Le nom de Mamilius Octavius n'apparaît pas dans le récit que Tite-Live fait de l'assemblée au bois sacré de Ferentina – à la différence de celui qu'en fait l'historien grec, chez qui, non seulement, Tarquin le Superbe révèle dans son discours la rivalité matrimoniale qui l'avait opposé à Turnus Herdonius, mais le Tusculan intervient en personne pour défendre son beau-père contre les attaques de son adversaire [63]. Cependant l'altercation à laquelle l'assemblée donna lieu entre le roi de Rome et l'Aricien le concernait au premier chef, et pas uniquement pour des motifs d'ordre privé. Denys d'Halicarnasse évoque également un différent d'ordre politique : ils étaient en rivalité pour le contrôle des affaires de la ligue latine [64]. Derrière l'affrontement entre Tarquin le Superbe et Turnus Herdonius se profile donc non seulement une opposition entre le roi de Rome qui voulait imposer son hégémonie sur la fédération des trente peuples et ceux des Latins qui s'y opposaient, mais également, au sein des Latins, entre ceux qui y étaient favorables et ceux qui la rejetaient. Les chefs des deux partis étaient Octavius Mamilius et Turnus Herdonius – et l'élimination du second marqua la victoire du parti pro-romain. En même temps, on voit ce qui était en jeu entre les Latins eux-mêmes : savoir laquelle, parmi les composantes proprement latines du *nomen Latinum*, aurait une position de leadership par rapport aux autres. La place désormais dévolue sans conteste à Octavius Mamilius signifie la montée en puissance de Tusculum. Elle annonce ce qui se passera après la chute de la monarchie à Rome, où le personnage apparaît comme le personnage dominant de la ligue [65], dont les événements qui avaient affecté l'*Vrbs* avait eu comme conséquence qu'elle n'en faisait plus partie. C'est la situation que traduit, si on suit sur ce point la suggestive analyse de A. Alföldi, le fragment catonien sur la dédicace du *lucus* de Diane à Aricie par un dictateur des Latins tusculan, Egerius Baebius [66] : l'absence probable de Rome dans la liste des peuples qui est donnée montre que l'événement est

Mamiliorum familia a Mamilia, Telagoni filia, quam Tusculi procreauerat, est appellata.

61. Horace, *Odes*, 3, 29, 8, *Épodes*, 1, 29-30 (avec les commentaires d'Acron et de Porphyrion), Properce, 2, 32, 4, Ovide, *Fastes*, 3, 22, 4, 71, Silius Italicus, 7, 692, Stace, *Silves*, 1, 3, 83.

62. Voir Tite-Live, 2, 15, 7, 18, 3, 19, 7-10, 20, 8-9, Denys d'Halicarnasse (qui donne un rôle à Octavius Mamilius déjà lors de la guerre contre Porsenna) 5, 21, 3, 22, 4, 26, 1, 33, 3, 34, 1, 35, 3, 50, 1, 51, 2, 53, 1, 61, 1-3, 76, 3, 6, 2, 1, 4, 1, 5, 2-4, 12, 1-4.

63. Denys d'Halicarnasse, 4, 45, 5.

64. Denys d'Halicarnasse, 4, 45, 4 : Τύρνος Ἐρδώνιος (…), Μαμιλίῳ τε διάφορος ὢν διὰ τὴν πρὸς τὰ κοινὰ φιλοτιμίαν (« Turnus Herdonius avait un différend avec Mamilius en raison de leur rivalité pour les affaires publiques »). Sur le jeu politique des Mamilii à l'époque, L. Monaco, « La politica dei Mamili nel quadro dei rapporti tra Roma e l'Etruria », dans G. Franciosi (dir.), *Ricerche sulla organizzazione gentilizia romana*, I, Naples, Jovene, p. 205-246.

65. Ainsi, Denys d'Halicarnasse, en 5, 76, 3, fait de lui un des dirigeants de la fédération et c'est dans sa ville de Tusculum que se rassemble l'armée latine qui doit affronter les Romains.

66. Priscien, *Art grammatical*, 4, p. 129 H = *HRR*, fr. 58 = Chassignet, *Origines*, 2, fr. 28 : *lucum Dianium in nemore Aricino Egerius Baebius Tusculanus dedicauit dictator Latinus. Hi populi communiter : Tusculanus, Aricinus, Lanuuinus, Laurens, Coranus, Tiburtis, Pometinus, Ardeatis Rutulus*. Voir Alföldi, *Early Rome*, *op. cit.* [n. 5], p. 49-52, St. Bourdin, *Les Peuples de l'Italie préromaine. Identités,*

à situer dans la période allant entre l'expulsion des Tarquins de l'*Vrbs* et la bataille du lac Régille et le fait qu'un magistrat tusculan manifeste ainsi son autorité sur la ligue dans ce qui était un de ses sanctuaires fédéraux – situé, comme celui de Ferentina, sur le territoire d'Aricie – prouve que Tusculum en assurait alors la direction. En particulier, les Ariciens n'apparaissent qu'à la deuxième place dans la liste : il est tentant de mettre cela en relation avec ce que rapporte la tradition sur la mise à mort de Turnus Herdonius, à la suite de la réunion de l'assemblée où il s'était opposé à Tarquin le Superbe, ce qui laissait la place libre pour le Tusculan Octavius Mamilius. Turnus Herdonius était, selon Tite-Live, d'Aricie [67]. L'élimination de l'Aricien par le Tusculan se laisse donc comprendre comme une substitution de la cité du second à celle du premier comme puissance prépondérante parmi les cités latines, à travers une affirmation de l'élite locale des Mamilii aux dépens des Herdonii, liés à Aricie [68].

Ainsi le récit que les historiens font de l'élimination de Turnus Herdonius par Tarquin le Superbe et des circonstances qui entourent cet événement semble garder la trace, dans les interstices de la narration, d'une présentation tout à fait différente – où paradoxalement le roi de Rome n'aurait pas été dépeint comme la figure négative à laquelle la tradition nous a habitués. Au lieu de faire état de ce qui aurait été une machination du tyran, aboutissant à la mise à mort d'un innocent, ce type de récit, calqué sur la légende d'Énée, aurait mis en valeur le rôle du souverain de l'*Vrbs*, qui, comme le héros troyen, aurait permis la fusion des Romains et des Latins en une entité unique, lui assurant ainsi la capacité de vaincre ses ennemis. Dans cette histoire, le rôle de Mamilius Octavius, gendre du second Tarquin comme Énée

*territoires et relations interethniques en Italie centrale et septentrionale (*VIIIe-Ier *s. av. J.-C.)*, Rome, École française de Rome, 2012, p. 288-291 ; Martínez Pinna, *El nacimiento…*, *op. cit.* [n. 1], p. 216.

67. La précision est donnée en 1, 50, 3 et 51, 1. En 4, 45, 4, Denys d'Halicarnasse présente Turnus Herdonius comme un habitant de Corilla (ἀνήρ τις ἐν πόλει μὲν οἰκῶν Κορίλλῃ). Cette cité étant par ailleurs inconnue, on a voulu l'identifier avec Apiolae (Giovanni Maria De Rossi, *Forma Italiae*, 1, 9, Florence, 1970, p. 62) ou Corioli (Fr. Della Corte, *La mappa dell'Eneide*, Florence, La nuova Italia, 1972, p. 207, C. Ampolo, « Ricerche sulla lega Latina », *PP* 36, 1989, p. 219-233 ; mais voir Ogilvie, *A Commentary*, *op. cit.* [n. 47], p. 201). Mais la proposition la meilleure nous semble être celle avancée par G. Colonna (« Il lucus Ferentinae ritrovato ? », *Archeologia Laziale* 7, 1985, p. 40-43 = *Italia ante Romanum imperium*, Pise-Rome, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 2005, p. 2525-2528) et acceptée en 1996 par A. Grandazzi (« Identification d'une déesse », p. 277, n. 26 ; mais réserves dans *Alba Longa*, p. 688), de reconnaître cette Corilla dans l'habitat antique de Castel Savelli, qui dominait le petit lac dénommé *lacus Turni* (sur lequel on pourra se reporter à ce que l'auteur a écrit dans « Identification d'une déesse », p. 276-277, *Alba Longa*, p. 66-69, et p. 62-63 pour les choux *Lacuturrenses* de Pline, 19, 141). Ce nom avait été évidemment donné au lac en référence avec la noyade de Turnus Herdonius, que ce soit ou non en fonction d'une donnée historique fondée. En tout cas cela appuie la proposition de G. Colonna et confirmerait la relation du personnage avec Aricie, puisque ce lac et le site qui la dominait se trouvaient sur le territoire de cette cité.

68. Nous retrouverons cette opposition de deux clans latins à propos d'Appius Herdonius, ce que Fr. Münzer définissait déjà en ces termes : « In der Tradition (vorliegt) wohl eine zwischen Mamiliern und Herdoniern bestehende Feindschaft » (*s. v.* Herdonius, *RE*, 8, 1912, c. 620). Dans le même sens, Ampolo, « L'uccisione di Turnus Herdonius », *art. cit.* [n. 34], p. 95 (« una rivalità fra i Mamilii di Tusculo e gli Herdonii »), P. M. Martin, « Des tentatives de tyrannies à Rome aux Ve-IVe siècles ? », dans W. Eder (dir.), *Staat und Staatlichkeit in der frühen römischen Republik, Akten eines Symposiums 12.-15. Juli 1988, Freie Universität Berlin*, Stuttgart, Steiner, 1990, p. 49-69, ici p. 60 (parlant de « la légendaire opposition (ethnique ?) entre les Herdonii sabins et les Mamilii tusculans » ; mais sur la sabinité des Herdonii, voir plus loin.

l'avait été de Latinus, aurait été souligné : il aurait été le principal dirigeant de la composante latine, désormais associée aux luttes et aux victoires de la puissance qui s'était mise en place sur l'ensemble du Latium, sous l'égide de Rome et de son roi.

L'histoire, aux antipodes du récit classique, se laisse assez bien déterminer. Mais comment peut-on en rendre compte ? Comment une telle présentation, clairement antithétique à la tradition reçue, dans laquelle le dernier roi à avoir régné sur l'*Vrbs* ne pouvait être qu'un tyran, sans qu'aucun achèvement positif lui soit reconnu, aurait-elle pu se combiner avec la narration totalement négative qu'en offre l'historiographie ?

Il est difficile de penser qu'une version du règne du Superbe où lui-même ou les membres de sa famille auraient donné une image favorable de son action ait survécu et ait été intégrée dans le récit. Il ne peut s'agir que d'une élaboration ultérieure – qui n'aurait pas été admise en tant que telle, mais aurait pu influencer sur certains points la narration. Mais alors, dans quel cadre une telle version, aberrante par rapport à ce que le Superbe représentait dans la mémoire des Romains, aurait-elle pu être créée ?

Un point nous semble susceptible d'ouvrir une piste d'explication : la place qu'un Mamilius tient dans le récit. Les Mamilii – ou au moins une partie d'entre eux – se sont établis à Rome dès le V^e^ siècle av. J.-C. puisque celui qui apparaît comme ayant été le chef de la famille, Lucius Mamilius, reçut le droit de cité en 458 av. J.-C., à la suite d'événements que nous allons examiner, et vint vraisemblablement s'installer à Rome [69]. La famille en tout cas était connue pour avoir laissé son nom à une « tour Mamilia », dans le quartier de Subure [70], qui jouait un rôle important dans un rituel archaïque dans lequel G. Dumézil a reconnu le correspondant romain de la cérémonie d'investiture royale indienne qu'était l'*asvamedha* [71]. En tout cas les Mamilii connurent une période particulièrement brillante dans la vie politique de Rome au III^e^ siècle av. J.-C., période où trois d'entre eux parvinrent au consulat : Lucius Mamilius Vitulus en 265, Quintus Mamilius Vitulus (qui devait être son frère) en 262, Caius Mamilius Turrinus en 239. La famille ne devait par la suite plus occuper de si hautes charges, bien qu'un Caius Mamilius

69. Tite-Live, 3, 29, 6 : *Eo die L. Mamilio Tusculano, adprobantibus cunctis, ciuitas data est* (« Ce jour-là, Lucius Mamilius de Tusculum reçut, au milieu de l'approbation générale, le droit de cité »). Le fait avait été déjà relevé par Caton dans ses *Origines*, puisqu'un des fragments qui nous sont parvenus concerne cet octroi de la citoyenneté romaine (Priscien, *Art grammatical*, 6, p. 227 h = *HRR*, fr. 25 = Chassignet, *Origines*, 1, 26 : *Nam de omni Tusculana ciuitate soli Lucii Mamilii beneficium gratum fuit*, « En effet de toute la cité de Tusculum, seul le service rendu par Lucius Mamilius fut accueilli avec reconnaissance »). Les sources ne permettent pas de penser que l'octroi de la cité romaine ait été concédé à d'autres Tusculans (M. Humbert, *Municipium et civitas sine suffragio. L'organisation de la conquête jusqu'à la guerre sociale*, Rome, École française de Rome, 1978, p. 175, n. 69).

70. Paul Festus, 117 L : *Mamilia turris intra Suburae regionem a Mamilio nomen accepit*. Voir Filippo Coarelli, *Il Campo Marzio, *Dalle origini alla fine della Repubblica*, Rome, 1997, p. 61-62.

71. Les habitants de Subure et les voisins de la Via Sacra se disputaient la tête du cheval vainqueur à la course qui avait été sacrifié aux ides d'octobre ; les premiers voulaient l'apporter à la tour Mamilia, les seconds à la Regia. Voir G. Dumézil, *La Religion romaine archaïque*, Paris, Payot, 1966, p. 217-229 (= 2^e^ édition, 1974, p. 225-239). Pour une explication de ce rituel où les Mamilii auraient représenté l'ennemi latin, défait au lac Régille, et la Regia le pouvoir romain voir du même auteur *Fêtes romaines d'été et d'automne*, Paris, Gallimard, 1975, p. 149-154.

Atellus eût été préteur en 207 et un Quintus Mamilius l'année suivante [72], et elle paraît s'être éteinte après le Ier siècle av. J.-C. Mais au IIIe siècle, c'est-à-dire vers le moment où une historiographie romaine commença à naître, la famille était sans doute à même de faire connaître ses traditions gentilices et, le cas échéant, de présenter son propre point de vue sur des événements qui avaient pu marquer l'histoire romaine et où elle avait été impliquée.

Or il se produisit en 460 av. J.-C. un événement exceptionnel dans l'histoire de l'*Vrbs* dans lequel les Mamilii, alors encore fixés à Tusculum, furent confrontés à un Herdonius – cette fois Appius Herdonius – et où ils jouèrent un rôle de premier plan [73] ; c'est d'ailleurs cela qui explique leur transfert à Rome. Le Capitole tomba en effet au pouvoir de ce qui est présenté par nos sources comme une bande d'exilés [74], de clients et d'esclaves [75] et fut considéré par Florus comme le *primum seruile bellum* [76]. Il fallut que les autorités romaines mènent une véritable opération militaire pour reprendre la colline, ce qui ne se fit pas sans difficulté au milieu des troubles sociaux que connaissait alors la cité et la mauvaise volonté dont les plébéiens firent d'abord preuve. Au cours de l'assaut, le consul Publius Valerius Publicola périt et les troupes ne reprirent le Capitole qu'après une lutte acharnée.

Cet épisode reste par bien des points obscur et il est difficile de déterminer quels pouvaient être les exilés et les esclaves dont nous sources nous parlent [77]. Mais nous pouvons laisser de côté la question de ce qu'a réellement signifié, dans l'histoire de la Rome des débuts de la République, cette occupation de la colline sacrée par un ennemi – ce qui ne devait plus se reproduire, même au temps de l'invasion gauloise, où, affirme la tradition, le Capitole fut préservé de l'envahisseur. Ce qui nous intéresse ici est que l'*Vrb*s reçut dans cette affaire l'aide des Tusculans, conduits par leur dictateur – lequel était précisément le Lucius Mamilius qui, pour cette raison,

72. Pour les données, on verra les notices de F. Münzer sur les différents personnages dans la *Realencyclopädie* (respectivement nos 14, 15, 11, 5, 13). Par la suite, on ne peut guère signaler que des tribuns de la plèbe, un C. Mamilius Limetanus en 109 av. J.-C. (no 7) et un Mamilius en 55 av. J.-C. (Th. Sh. R. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic*, New York, American Philological Association, 1952, t. II, p. 217), les monétaires L. Mamilius et C. Mamilius Limetanus en 189-180 et 82 (nos 2 et 8 ; pour les dates, M. Crawford, *Roman Republican Coinage*, Cambridge, Cambridge University Press, 1974, I, p. 219-220, no 149, p. 375-377, no 362).

73. Tite-Live, 3, 15, 4-18, Denys d'Halicarnasse, 10, 14-16, Florus, 2, 7, 2, Augustin, *Cité de Dieu*, 3, 17, Orose, 2, 12, Jean d'Antioche, fr. 47 Müller (appelant le chef des attaquants Σερδώνιος), Zonaras, 7, 18.

74. Jean Bayet, dans son édition de Tite-Live, soulignait qu'il est difficile de déterminer qui étaient ces exilés (*Tite-Live, Histoire romaine, livre III*, Paris, Les Belles Lettres, « CUF », 1943, p. 26, note 1 : « On ne sait de quels exilés il entend parler »).

75. Tite-Live, 3, 15, 5 : *exules seruique* ; Denys d'Halicarnasse, 10, 14, 1 : τοὺς πελάτας καὶ τῶν θεραπόντων οὓς εἶχε εὐτολμοτάτους ; Augustin, *Cité de Dieu*, 3, 17 : *exulibus et seruis* ; Orose, 2, 11, 5 (qui nomme le chef des attaquants Herbonius), 2, 11, 5 : *ciues exules seruique fugitiui* ; Zonaras, 7, 18, 1 : δούλων καὶ φυγάδων.

76. Florus, 2, 7, 2.

77. Voir M. Capozza, *Movimenti servili nel mondo romano in età repubblicana, I, Dal 501 al 184 a. Cr.*, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, 1966, p. 37-64, avec une analyse des récits de Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, p. 51-52 ; également J. Martínez Pinna, « El intento revolucionario de Apio Herdonio », *Gerión* 5, 1987, p. 87-95 et *El nacimiento…*, *op. cit.* [n. 1] ; Martin, « Des tentatives de tyrannies à Rome… », *art. cit.* [n. 68], p. 60-61, M. Engerbeaud, *Rome devant la défaite (753-264 avant J.-C.)*, Paris, Les Belles Lettres, 2017, p. 129-133. L'impact sur le récit d'événements postérieurs est sensible (on verra les remarques de E. Noè, « Il tentativo di Appio Erdonio nella narrazione di Dionigi », *RAL* 22, 1977, p. 641-665, sur les parallélismes avec l'entreprise de Catilina), mais ne nous concerne pas ici.

sera bientôt gratifié de la citoyenneté romaine comme nous l'avons signalé (alors qu'il était certainement étroitement apparenté au gendre de Tarquin le Superbe, cet Octavius Mamilius qui avait péri dans les rangs ennemis au cours de la bataille du lac Régille) [78].

Dans le récit qu'il fait de l'événement, Denys d'Halicarnasse met assez peu en relief la participation d'un contingent tusculan à la reprise du Capitole et il en profite surtout pour critiquer les autres alliés de Rome, qui n'étaient pas venus la secourir [79]. En revanche, et on ne s'en étonnera pas, le Romain provincial Tite-Live insiste bien davantage sur l'aide apportée par la cité latine à la libération de la colline sacrée de l'*Vrbs*. Il souligne la rapidité de la réaction de ses habitants, fait largement intervenir le dictateur Lucius Mamilius, avec le discours qu'il aurait tenu devant le sénat local [80], il met en valeur la participation du contingent tusculan, qui combat au coude à coude avec les soldats romains [81], mentionne les remerciements de l'*Vrbs* envers des Tusculans [82], avant d'évoquer, pour 358 av. J.-C., la récompense ultérieure que fut l'octroi du droit de cité à leur chef.

Il est évident que la *gens Mamilia* devait se plaire à relater ce grand moment de son histoire et de rappeler que son établissement dans l'*Vrbs* était venu couronner le service insigne qu'elle lui avait rendu en 460 av. J.-C. (ce qui par ailleurs permettait d'estomper le rôle peu reluisant qu'un membre antérieur de la famille, Octavius Mamilius, avait joué à l'encontre

78. J. Martínez Pinna fait de ce Lucius Mamilius un fils d'Octavius Mamilius (*El nacimiento…*, *op. cit.* [n. 1], p. 320-321 ; voir aussi « L. Tarquinius magister equitum (458 a. C.) », *Klio* 93, 1981, p. 385-391). Notre collègue espagnol met le dirigeant tusculan de 460 av. J.-C., qui allait bientôt se fixer à Rome, en relation avec la factio Tarquiniana (Tite-Live, 2, 18, 4), groupe de familles aristocratiques romaines qui comprenait ceux des Tarquins qui étaient restés dans l'*Vrbs* et leurs alliés.

79. Denys d'Halicarnasse, 10, 16, 3 : Ἐπικουρικὸν δὲ αὐτοῖς οὐδὲν ἔφθασε παρὰ τῶν συμμάχων ἀφικόμενον, ὅτι μὴ παρὰ Τυσκλάνων μόνον ἐν μιᾷ νυκτὶ ἀκουσάντων τε καὶ παρασκευασαμένων, οὓς ἦγε Λεύκιος Μαμίλιος, ἀνὴρ δραστήριος, ἔχων τὴν μεγίστην ἐν τῇ πόλει τότε ἀρχήν· καὶ συνεκινδύνευον οὗτοι τῷ Οὐαλερίῳ μόνοι καὶ συνεξεῖλον τὰ φρούρια πᾶσαν εὔνοιαν καὶ προθυμίαν ἀποδειξάμενοι (« Il ne vint aucun secours aux Romains de la part des alliés, excepté des Tusculans, qui la nuit-même avaient appris l'événement et s'étaient équipés, sous la conduite de Lucius Mamilius, homme entreprenant, qui exerçait alors le commandement suprême dans leur cité. Ils furent les seuls à s'exposer au péril avec Valerius et ils firent preuve de beaucoup d'ardeur et de bravoure. »

80. Tite-Live, 3, 18, 1-4 : *Eadem nocte et Tusculum de arce capta Capitolioque occupato et alio turbatae urbis statu nuntii ueniunt. L. Mamilius Tusculi tum dictator erat. Is confestim conuocato senatu atque introductis nuntiis magnopere censet, ne exspectent dum ab Roma legati auxilium petentes ueniant ; periculum ipsum discrimenque ac sociales deos fidemque foederum id poscere ; demerendi beneficio tam potentem, tam propinquam ciuitatem nunquam parem occasionem daturos deos. Placet ferri auxilium ; iuuentus conscribitur, arma dantur. Romam prima luce uenientes procul speciem hostium praebuere ; Aequi aut Volsci uenire uisi sunt ; deinde ubi uanus terror abiit, accepti in urbem agmine in forum descendunt* (« La même nuit, Tusculum aussi apprend la prise de la citadelle, l'occupation du Capitole et l'état d'agitation de la ville. Lucius Mamilius était alors dictateur à Tusculum. Il se hâte de rassembler le sénat, introduit les messagers et insiste pour qu'on n'attende pas que Rome envoie demander du secours : "Le danger, le péril pressant, les dieux de l'alliance et les traités parlent assez d'eux-mêmes. Jamais les dieux ne nous enverront semblable occasion de rendre un service signalé à un État si puissant et si proche." Le secours est voté : la jeunesse s'enrôle, reçoit des armes. Ils arrivent à Rome dès l'aube et de loin on les prit pour des ennemis : on crut voir arriver les Èques ou les Volsques. Puis, une fois cette vaine crainte dissipée, on les reçoit dans la ville et la colonne descend au Forum »).

81. Tite-Live, 3, 18, 7 : *in cliuum Capitolinum erigunt aciem. Adiungitur et Tusculana legio. Certare socii ciuesque utri reciperatae arcis suum decus facerent ; dux uterque suos adhortatur* (« les troupes gravissent la montée du Capitole ; avec elles marche aussi le contingent de Tusculum ; alliés et citoyens se disputent l'honneur de reprendre la citadelle ; les deux généraux entraînent leurs hommes »).

82. Tite-Live, 3, 18, 1-4 : 3, 18, 10 : *Tusculanis gratiae actae* (« On remercia les Tusculans »).

de Rome en lien avec le dernier de ses rois…). La grande famille tusculane avait alors contribué à permettre aux Romains de reprendre à l'ennemi qui l'occupait la colline du Capitole, avec son temple de Jupiter, dont même les bandes de Brennus n'avaient pu s'emparer. Et cela s'était fait dans un climat d'union entre forces latines et romaines, unies contre le même adversaire et mêlant leurs combattants. Le texte de l'historien padouan reflète certainement l'image que les Mamilii devaient donner de leur passé, quelle que soit la manière dont a pu s'opérer la diffusion de cette image [83].

Dans les événements de 460 av. J.-C., nous n'avons pas encore tenu compte du nom du chef des assaillants, Appius Herdonius. Il portait, on l'a noté depuis toujours, le même gentilice que le Turnus Herdonius qui s'était, des décennies auparavant, opposé au roi de Rome, qui était alors Tarquin le Suberbe, et à son gendre Octavius Mamilius. Or nous retrouvons la même situation que celle qui s'était produite lors de l'assemblée de la ligue latine qui s'était tenue auprès de l'Aqua Ferentina. Un Herdonius fut, dans les deux cas, confronté à un Mamilius, dans le cadre d'un conflit où Rome était impliquée et où cet Herdonius pouvait apparaître – au moins, dans le cas de la réunion du bois de Ferentina, dans la présentation mensongère du roi Tarquin – comme s'en prenant aux Romains, ce Mamilius étant en revanche leur allié. Ainsi comprise, la violente altercation à laquelle donna lieu la réunion entre le Superbe et les délégués du *nomen Latinum* peut apparaître, dans la version alternative dont nous envisageons l'existence, avec un Mamilius défendant Rome et un Herdonius l'agressant, comme la préfiguration de ce qui s'est produit en 460 av. J.-C. [84].

Mais est-il possible de poser un rapport entre le Herdonius du temps du dernier roi de Rome et celui qui apparaît dans la tradition un demi-siècle après le début de la République ? Dans une note sur ce passage de Tite-Live, Annette Flobert envisageait qu'ils aient appartenu à la même famille : « (Appius) Herdonius est peut-être un descendant de l'opposant à Tarquin le Superbe, Turnus Herdonius (d'Aricie) » [85]. Mais l'identité de gentilice n'est

83. On pense bien sûr aux *laudationes funebres*, occasions privilégiées pour célébrer la gloire d'une famille, qui avaient tant frappé le Grec Polybe (6, 53). On peut également songer à des représentations théâtrales, de ces *fabulae praetextae* dont T. P. Wiseman (*Roman Drama and Roman History*, Exeter, University of Exeter Press, 1998) a rappelé l'importance dans la constitution de la mémoire historique des Romains. On peut aussi invoquer les *carmina conuiualia*, auxquels B. G. Niebuhr, dans sa *Römische Geschichte*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1811, t. I, p. 209-215, à une époque marquée par le romantisme, faisait jouer un grand rôle aux origines de l'histoire romaine (sur lesquelles on pourra se reporter à l'exposé de A. Grandazzi, « Penser les origines de Rome », *BAGB*, 2007, p. 21-70). Il est bien sûr impossible de faire ici rien d'autre que des suppositions.

84. R. Crahay et J. Hubaux avouaient leur incapacité à déceler un rapport entre ce qui s'était passé sous le règne de Tarquin le Superbe et en 460 av. J.-C. (*art. cit* [n. 43], p. 204-205 : « Nous devons mentionner un curieux épisode, de beaucoup postérieur et, au premier abord, étranger au problème qui nous intéresse : le coup de main tenté en 294/460 par un autre Herdonius, dont le *praenomen* est cette fois Appius … Ce conflit oppose de nouveau un Herdonius et un Mamilius de Tusculum. Les personnages ne se superposent pas. Appius Herdonius est sabin et un ennemi direct de Rome. Lucius Herdonius contribue à sauver Rome »). Nous pensons au contraire qu'il est légitime de rapprocher les deux Herdonius comme eux-mêmes ont rapproché les deux Turnus.

85. A. Flobert, *Tite-Live, De la fondation de Rome à l'invasion gauloise, Histoire romaines, Livres I à V*, Paris, Flammarion, 1995, p. 284, note 296. Fr. Münzer restait prudent quant à l'apparentement des deux Herdonii (*RE* 8, 1912, *s. v.* Herdonius : « Beziehungen zu Appius Herdonius bleiben naturgemäss unsicher »).

pas nécessairement la preuve qu'ils aient été apparenté et, *a priori*, il n'y a même rien de commun entre Turnus Herdonius et Appius Herdonius. Turnus Herdonius est un Latin, d'Aricie ou, ce qui revient au même, de Corilla. Appius Herdonius est présenté comme un Sabin. Quand il le mentionne pour la première fois, Tite-Live le définit comme un Sabin (*Appio Herdonio Sabino*), évoque la crainte des Romains de se trouver en face d'une machination des Sabins (*Sabinorum consilium*), rappelle l'occupation du Capitole par les Sabins de Titus Tatius, fait état du risque que les ennemis sabins profitent de la situation [86]. Denys d'Halicarnasse donne plus de détails : il aurait été un Sabin d'une famille illustre et de grande richesse (ἀνήρ τις ἐκ τοῦ Σαβίνων ἔθνους πατέρων τε οὐκ ἀφανῶν καὶ χρήμασι δυνατός), arrive à Rome par le Tibre, comme il est normal quand on vient de Sabine, se dit prêt à faire venir une armée de Sabins à son aide au cas où son coup de main ne serait pas couronné de succès et mettre fin avec eux à l'hégémonie romaine [87]. Le Herbonius d'Orose et le Serdonios de Jean d'Antioche sont également donnés comme sabins [88]. Et, sinon le gentilice Herdonius [89], du moins le prénom Appius est lié à cette région : il suffit de rappeler qu'il était traditionnellement porté dans la *gens Claudia*, arrivée de Sabine à Rome quelque temps avant la tentative d'Appius Herdonius [90].

Mais il n'est pas sûr que cette précision ethnique soit à retenir. Même le prénom Appius ne doit pas être automatiquement rapporté à la Sabine [91]. En fait, dans le cas des Claudii, c'est la forme du prénom qui a été portée par les membres de la *gens* à Rome ; auparavant, il se serait agi, selon Tite-Live, de la forme *Attius*, selon Suétone, de la forme *Atta*, de sens parallèle – puisque renvoyant toujours à un nom signifiant « père » – mais quelque peu différentes [92]. Anna Marinetti a montré que cette appellation était largement répandue dans l'ensemble du monde italique, avec une grande variété formelle, et chez les Latins aussi bien que les Sabins [93]. On peut tout aussi bien penser qu'à l'inverse le fait qu'un Latin ait porté le prénom Appius, ait eu pour conséquence qu'il a été considéré comme sabin, à l'image du fondateur de la *gens Claudia*. Le récit de l'équipée d'Appius Herdonius a visiblement

86. Tite-Live, 3, 15, 4, 16, 1, 17, 6, 13.

87. Denys d'Halicarnasse, 10, 14, 1, 2, 3

88. Orose, 2, 12, 5 (*Herbonio uiro Sabino*), Jean d'Antioche, fr. 47, évoquant les Σαβῖνοι.

89. L'affirmation péremptoire de Ogilvie, *A Commentary on Livy*, *op. cit.* [n. 47], p. 199, que « Herdonius is an authentic Sabine name » est hasardeuse ; plus prudemment, C. Ampolo (« L'uccisione di Turnus Herdonius », cité plus haut note 34, p. 95, avec n. 11) le définit comme « un gentilizio tipicamente italico ». On songe bien sûr à la ville d'Herdonia, située en Apulie. Mais le nom a pu très bien être porté par un Latin.

90. J. Poucet, *Recherches sur la légende sabine des origines de Rome*, Louvain-Kinshasa, Publications universitaires-Éditions de l'Université Lovanium, 1967, p. 111-115, mettait en parallèle l'installation à Rome de la famille des Claudii et la tentative avortée d'Appius Claudius comme témoignant de la même pression sabine au tout début des temps républicains.

91. Ogilvie, *A Commentary on Livy*, *op. cit.* [n. 47], p. 424, parlait ici, sans autre forme de procès, de « a Sabine *praenomen* ».

92. Tite-Live, 2, 16, 4 : *Attius Clausus, cui postea Appio Claudio fuit Romae nomen* ; Suétone, *Vie de Tibère*, 1 : *Atta Claudio gentis principe*.

93. A. Marinetti, « *Atta/us, Appius* ; lat. *atta*, sabino **appa* e sud-piceno *apaio* : Sabini a Roma e Safini nelle iscrizioni sud-picene », *Res publica litterarum* 5, 1982, p. 169-181. Sur ce type de formation de mots, également E. Middei, « Gli antroponimi sabellici in **-aios* e le basi onomastiche con morfo-struttura *acca-* », *Graeco-Latina Brunensia* 20, 2015, p. 105-121.

été influencé par ce qu'on racontait de l'arrivée à Rome d'Appius Claudius et des siens, suivi de de ses parents, amis et clients, au nombre de cinq mille selon Denys d'Halicarnasse [94]. Et, bien que Denys d'Halicarnasse présente le personnage comme appartenant à une famille sabine importante et puissante, son expédition se fait sans la participation du moindre contingent rapporté à cette nation, le recours à une aide de la part des Sabins n'étant évoqué que comme une solution à laquelle il aurait recours en cas d'échec de son coup de main. Son caractère sabin, qui serait difficile à admettre si on pose une parenté entre l'Appius Herdonius de 460 av. J.-C. et les Herdonii d'Aricie, a des chances d'être une reconstruction artificielle [95]. Sans doute n'est-il plus envisageable qu'il ait encore été fixé dans cette ville latine, comme Turnus Herdonius, mais l'insistance dans la tradition sur la présence à ses côtés d'exilés laisse penser que la famille des Herdonii avait été chassée d'Aricie à la suite des heurts avec les Mamilii et la faction pro-romaine que le sort échu à l'adversaire du Superbe laisse entrevoir. Les Herdonii ont dû s'établir ailleurs, y vivre en exil, sans que nous soyons en mesure de préciser davantage [96].

Quoi qu'il en soit de ce point, ce qui s'est passé à Rome en 460 av. J.-C., avec cet événement certainement traumatisant par les Romains que fut la prise du Capitole par un ennemi (ce qui est de nature à en garantir l'historicité !) pouvait apparaître comme un nouvel épisode de la lutte entre les Manilii et les Herdonii et à ce titre être mis en parallèle avec ce qui s'était passé du temps de Tarquin le Superbe, spécialement si on présente l'événement sous un jour positif, contrairement à ce qui appert de la tradition habituelle [97]. On note en effet dans les deux cas que :

- un Herdonius s'oppose à Rome, alors qu'un Mamilius se range du côté des Romains ;
- cet Herdonius est éliminé ;

94. Tite-Live, 2, 16, 4, Denys d'Halicarnasse, 5, 40, 3 (donnant au personnage le prénom Titus) ; Appius Herdonius est à la tête d'une troupe de deux mille cinq-cents hommes chez Tite-Live (3, 15, 4), quatre mille chez Denys d'Halicarnasse (10, 14, 1).

95. A pu également y contribuer le fait que la légende des origines posait déjà une première occupation sabine du Capitole, dans le cadre de la guerre entre Romulus et Titus Tatius. Aucun autre peuple ne s'était jamais emparé du Capitole, puisque la colline avait été, selon la tradition, préservée de l'invasion gauloise.

96. Il n'est pas exclu, si on veut sauver ce point de la tradition, que leur famille, quittant le Latium, se soit établie en Sabine, accomplissant ainsi un mouvement inverse à celui des Claudii, eux aussi forcés de quitter leur pays à la suite de troubles civils. Mais rien ne permet de le garantir.

97. Il n'est pas impossible que la référence à un Tarquin de l'époque d'Appius Herdonius, qui aurait été une figure positive, ait joué dans la mise en parallèle des deux épisodes. C'est en 458 av. J.-C. que L. Mamilius reçoit la citoyenneté romaine en récompense de son rôle dans la répression de la tentative d'Appius Herdonius. Or cette année-là donna lieu à la dictature de Cincinnatus, dont le maître de cavalerie est désigné chez Tite-Live (3, 27, 1-2) et Denys d'Halicarnasse (10, 24, 3) sous le nom de Lucius Tarquinius. Ce nom a été généralement corrigé en Tarquitius, d'après les Fastes capitolins chez qui il apparaît comme L. Tarquitius Flaccus, mais J. Martínez Pinna a défendu la forme Tarquinius, en estimant qu'on avait affaire à un membre de l'ancienne famille royale qui avait continué à vivre à Rome (« L. Tarquinius magister equitum », art. cit. [n. 78] et *El nacimiento…*, *op. cit.* [n. 1], p. 320-321). Ce L. Tarquinius, qui n'aurait bien sûr en rien été connoté négativement, a pu jouer un certain rôle dans la concession de la *ciuitas* romaine à L. Mamilius, si bien qu'on retrouverait à l'occasion du coup de main d'un Herdonius sur le Capitole, une certaine liaison entre les Tarquins et les Mamilii.

- l'événement apparaît comme un moment-clé de l'alliance entre Rome et les Latins. L'assemblée au cours de laquelle Turnus Herdonius est mis à mort débouche sur le renouvellement de l'alliance (Tite-Live) ou la création du culte de Jupiter Latiaris (Denys d'Halicarnasse), la lutte contre Appius Herdonius donne lieu à une fraternité d'armes particulièrement étroite entre Latins et Romains ;

- cette alliance se traduit par une mise en commun des ressources militaires, allant pour l'affaire de Turnus Herdonius jusqu'à la fusion des troupes latines et romaines, au moins se traduisant en 460 av. J.-C. par une action commune ; cela assure la victoire (contre les Sabins, les Volsques, avec la prise de Pometia dans un cas ; contre Appius Herdonius et sa bande dans l'autre) ;

- l'événement intéresse le Capitole et son temple. L'armée romano-latine de Tarquin le Superbe est engagée dans des campagnes où elle vainc ses ennemis, qui culminent avec la prise de Pometia, ce qui lui permet de disposer des fonds nécessaires pour bâtir le temple de Jupiter Capitolin. Les troupes de l'*Vrbs* et le contingent allié amené par Lucius Mamilius assurent la reprise du Capitole et de son sanctuaire de Jupiter dont Appius Herdonius s'était emparé.

À nos yeux – et sans doute dans la réalité historique – ces deux événements où avaient été impliqués des Mamilii et des Herdonii n'avaient rien de commun, puisque dans un cas Turnus Herdonius était une victime innocente et dans l'autre Appius Herdonius un agresseur qui avait tenté de prendre le contrôle du Capitole et en avait été empêché. Mais les Mamilii pouvaient être tentés de donner une interprétation négative du rôle de Turnus Herdonius. Le type de châtiment qui lui avait été infligé – si on considère que le souvenir de sa mort par noyade est fondé, ou au moins était apparu fondé comme *aition* du *lacus Turni* qui se situait à proximité de l'endroit où s'était trouvée le résidence des Herdonii – pouvait être interprété d'une manière défavorable, puisque la mort par noyade, par opposition à la mort par pendaison, semble avoir pris, dans les traditions des monts Albains, le sens d'un châtiment punissant à juste titre des personnages connotés négativement [98]. On se reportera sur ce point à la polarité que M. Garcia Quintela a reconnue entre les cas de Latinus [99], qu'une légende archaïque que son étrangeté même devait rendre incompréhensible pour les Anciens eux-mêmes [100] (mais que la comparaison éclaire par le lien bien connu entre le germanique Oðinn et les pendus [101]), disait être mort pendu avant d'être divinisé comme Jupiter

98. Garcia Quintela, *Le Pendu et le Noyé des Monts Albains*, *op. cit.* [n. 31], p. 40-53.

99. Garcia Quintela, *Le Pendu et le Noyé des Monts Albains*, *op. cit.* [n. 31], p. 40-45.

100. La relation avec le rite de l'*oscillatio*, évoqué par Jérôme Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 6, Paris, 1919, p. 335-336 (qui fait aussi intervenir, à juste titre, la tradition sur la mort d'Amata par pendaison), ne suffit pas à expliquer qu'on ait attribué au roi Latinus, futur dieu Jupiter Latiaris, une mort aussi choquante dans la vision qu'en avaient les Romains. Sur l'*oscillatio* lors des Féries Latines, Grandazzi, *Alba Longa*, *op. cit.* [n. 24], p. 644-650.

101. Garcia Quintela, *Le Pendu et le Noyé des Monts Albains*, *op. cit.* [n. 31], p. 56-58 (p. 56 : « Le lien entre Odin et les pendus est central pour définir le dieu »). Sur le cas du dieu Lug dans le monde celtique, B. Sergent, *Celtes et Grecs, II, Le livre des dieux*, Paris, Payot, 2004, p. 342-351.

Latiaris [102], et celle de l'impie roi Amulius/Allodius/Aremulus, que Jupiter avait fait périr en le foudroyant [103] et le noyant, avec son palais, dans les eaux du lac Albain [104].

Mais bien sûr, le facteur essentiel qui pouvait induire à donner une coloration négative au personnage de Turnus Herdonius était son prénom Turnus – et la relation qui pouvait être établie par-là entre lui et la figure du « méchant » dans la tradition sur Énée, le Turnus prétendant évincé de Lavinia et ennemi du héros troyen (et dans la forme primitive de la tradition, de son beau-père, le roi Latinus qui combattait avec son gendre). On s'est beaucoup interrogé sur le sens de ce nom Turnus. On y a souvent vu un ethnique renvoyant aux Étrusques, et donc fondé sur un ancien Τυρσηνός ou Τυρρηνός, voire une forme étrusque non attestée *tursna* [105], en faisant parfois intervenir un rattachement des Rutules aux Étrusques [106] ; on l'a également mis en relation avec le nom du tyran, τύραννος, dont celui de la déesse étrusque Turan était éventuellement rapproché [107] ; on a aussi proposé une

102. *Breuis Expositio*, commentant Virgile, *Géorgiques*, 2, 389 : *alii dicunt : post mortem Latini regis quaesiuerunt in terra et in mari et nusquam inuentum est corpus ; quaesiuerunt eum in aer et suspendisse (se) laqueo inuentum est. Hinc initiauerunt hoc genus mortis* (« D'autres disent : après la mort du roi Latinus, on le chercha sur terre comme en mer et son corps ne fut jamais retrouvé ; on le rechercha dans les airs et il fut trouvé qu'il s'était pendu à une corde. C'est de là que ce genre de mort commença »). Nous comprenons ce texte dans le sens envisagé par notre collègue espagnol, sens qui avait déjà été retenu par J. Carcopino, (dans *Virgile et les origines d'Ostie*, Paris, De Boccard, p. 337 : « La *Brevis Expositio* qui accompagne les *Géorgiques*… n'est pas dupe de la disparition (de Latinus) : les *Laurentes* [mais sur la localisation à Albe et non à Lavinium, voir A. Grandazzi, « Le roi Latinus : analyse d'une figure légendaire », *CRAI*, 1988, p. 481-497, ici p. 485-486] l'auraient bel et bien retrouvé, mais en l'air, un lacet autour du cou, et c'est par imitation de ce genre de mort qu'ils auraient suspendu les *oscilla* ») ; mais autre interprétation dans Grandazzi, *Alba Longa*, *op. cit.* [n. 24], p. 555 : « on imagina de se balancer à une corde ». L'emploi du parfait *suspendisse* et la phrase sur la mort par pendaison, qui ne se retrouvent pas dans les textes parallèles (Festus, 212 L, scholie de Bobbio à Cicéron, p. 128-129 Hildebrandt, donnée dans Grandazzi, *Alba Longa*, p. 556-557 ; sur ces textes et leur intérêt, voir Grandazzi, « Le roi Latinus », p. 485-486, où le témoignage de la *Breuis expositio* est mentionné en note, p. 486, n. 27).

103. Foudroiement seul dans Tite-Live, 1, 3, 9, Diodore, 7, 5, 11 (mais voir aussi Eusèbe, éd. Schoene, 1, p. 274, 287-298), Ovide, *Métamorphoses*, 14, 618, *Fastes*, 4, 50 ; également tremblement de terre dans *Origines du peuple romain*, 18, 4, citant Aufidius et Domitius (voir Grandazzi, *Alba Longa*, *op. cit.* [n. 24], p. 53).

104. On a la forme Allodius, considérée comme une faute d'onciale pour Amulius (voir V. Fromentin, *Denys d'Halicarnasse, Antiquités romaines, Introduction générale, Livre I*, Paris, Les Belles Lettres, « CUF », 1998, p. 268, n. 308), dans Denys d'Halicarnasse, 1, 71, 3, la forme Aremulus, *Origines du peuple romain*, 18, 2-4 ; On trouve encore d'autres formes dans Tite-Live, 1, 3, 4, Diodore, 7, 5, 4 (Romulus Silvius), et dans Ovide, *Métamorphoses*, 13, 166-168, *Fastes*, 4, 50 (Remulus). Voir sur cette légende Garcia Quintela, *Le Pendu et le Noyé des Monts Albains*, *op. cit.* [n. 24], p. 45-48.

105. W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1904, p. 574, n. 6, P. Krestchmer, « Turnus und die Mehrdeutigkeit italischer Eigennamen », *Glotta* 20, 1931, p. 196-203, A. Montenegro Duque, *La onomastica de Virgilio y la Antigüedad preitalica*, Salamanque, Consejo superior de investigaciones científicas Colegio trilingüe de la Universidad, 1949, p. 88, 130-131, Lutz Kappel, *s. v.* Turnus, *Neue Pauly*, 12, 2002, c. 926, St. Bourdin, « Ardée et les Rutules. Réflexions sur l'émergence et le maintien de l'identité ethnique des populations du Latium pré-romain », *MEFRA* 117, 2005, p. 585-631, ici p. 619-620.

106. Les Rutules, dont le nom, clairement indo-européen, signifie « les rouges », de quelque manière qu'on explique la dentale sourde intérieure, sont qualifiés de Tyrrhènes chez Appien, 1, 12, 25 (Ῥουτούλων τῶν Τυρρηνῶν). St. Bourdin, *l. c.*, fait appel, ce qui est plus admissible, à une alliance entre Rutules et Étrusques.

107. W. Brandenstein, *s. v.* Turnus, *RE*, 7A, 1948, c. 1909-1913 ; Ogilvie, *A Commentary on Livy*, *op. cit.* [n. 47], p. 200.

explication indo-européenne [108]. Mais, plutôt que de nous lancer dans le petit jeu d'étymologies toutes contestables, il nous paraît préférable de partir de la remarque de Helmut Rix, qui, se fondant sur le *turns* étrusque attesté à Volsinies, estimait qu'on a affaire à un prénom sans doute rare, mais fonctionnant comme tel [109] : cela implique que Turnus ait été un prénom (et au départ un nom individuel) et par conséquent qu'il ait pu être porté par un personnage qui aurait joué un rôle dans l'histoire ancienne d'Ardée, dans un climat de rivalité entre les Rutules et les Laurentes, si on suit la séduisante reconstruction de l'arrière-plan historique des relations entre Lavinium et ses voisins méridionaux qui sous-tend la légende d'Énée que Stéphane Bourdin a proposée [110]. De même il aurait été porté par un membre de la famille des Herdonii d'Aricie, ce Turnus Herdonius qui s'était opposé à Tarquin le Superbe (et à Octavius Mamilius qui s'était rangé du côté du roi de Rome). Cela n'impliquait aucun rapport particulier entre le Turnus rutule et l'Aricien Turnus Herdonius : mais à partir du moment où on voulait donner de ce dernier une image négative, ce qui, dans notre hypothèse, se serait fait dans l'entourage des Mamilii, dans le cadre d'un rapprochement avec les événements de 460 av. J.-C. qui avaient vu de nouveau s'opposer un Herdonius et un Mamilius, il devait être tentant de projeter sur Turnus Herdonius l'image négative qui était donnée de son homonyme rutule dans la tradition sur Énée.

Nous verrions donc dans les particularités de la présentation de l'adversaire de Tarquin le Superbe dont nous sommes parti la trace d'une vision alternative de celui qui nous est dépeint comme l'innocente victime du tyran et où, loin d'avoir été le héros de la *libertas* se dressant face au despote auquel nous sommes habitués, il aurait été figuré comme un « méchant », justement puni, dans la ligne de ce qu'avait été le Turnus de la légende troyenne, et où Tarquin lui-même n'aurait pas été décrit comme un despote cruel, mais comme celui qui avait assuré la cohésion et la force du Latium, rassemblé autour de Rome. Ce renversement de la tradition nous semble envisageable dans le cadre d'une élaboration faite par la *gens Mamilia*, qui aurait profité du rôle que le premier membre de la famille à s'être établi à Rome, le dictateur tusculan Lucius Mamilius, avait joué dans la reprise du Capitole en 460 av.

108. J. Haudry, « L'arrière-plan indo-européen de l'*Énéide* », *REL* 95, 2018, p. 99-124, ici p. 103, y voyant un mot apparenté à des noms slaves et germaniques de l'épine. Déjà en 1959 Crahay et Hubaux, *art. cit* [n. 43], p. 175, prenaient leurs distances avec une interprétation par l'étrusque, estimant que le nom était appliqué à des personnages purement italiques.

109. H. Rix, *Das etruskische Cognomen. Untersuchung zu System, Morphologie und Verwendung der Personennamen auf den jüngeren Inschriften Nordetruriens*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1963, p. 304, avec n. 71. L'affirmation contraire de Ogilvie, *A Commentary on Livy*, *op. cit.* [n. 47], p. 200, « It could hardly be a *praenomen* », nous semble totalement infondée.

110. Bourdin, « Ardée et les Rutules », *art. cit.* [n. 105], en particulier p. 626-627 : « cette guerre entre Énée et Turnus pour la possession du royaume de Latinus (puisque Lavinie est l'unique héritière) reflète peut-être la rivalité des deux villes pour le contrôle du Latium ou pour l'hégémonie sur la ligue latine ou sur une ligue partielle. » Un autre signe de l'importance de l'opposition entre Laurentes et Rutules dans les traditions de Lavinium est fourni par le fait que, dans le prodige igné qui avait marqué la fondation de la ville, un renard, animal roux symbolisant les Rutules, était intervenu pour tenter d'éteindre le feu que l'aigle et la louve, clairement rangés du côté des Lavinates, cherchaient à protéger (Denys d'Halicarnasse, 1, 59, 4-5 ; sur ce prodige, P. M. Martin, « Sur un prodige délivré à Énée (D.H., 1, 59, 4-5), essai d'interprétation », *REL* 64, 1986, p. 35-58, ainsi que nos remarques dans *Romulus jumeau et roi*, Paris, Les Belles Lettres, 2018, p. 108-111).

J.-C., à l'encontre d'un autre Herdonius, Appius Herdonius. À partir de ce fait réel, les Mamilli – vraisemblablement lorsque leur famille joua un rôle politique important à Rome, et donc dans le courant du IIIe siècle av. J.-C. – se seraient livrés à une reconstruction complaisante de ce qui s'était passé du temps de Tarquin le Superbe, où étaient gommés les aspects tyranniques du dernier roi de Rome et où étaient en revanche mises en relief sa politique d'alliance avec les Latins et l'érection du temple de Jupiter Capitolin, qui pouvait en apparaître comme le fruit. Par ailleurs, la mise en avant, de cette manière, du passé de la famille permettait de faire oublier le moment où elle avait, en lien avec Tarquin le Superbe, joué un rôle central dans le conflit entre les Latins et Rome, conflit dont Rome était sortie victorieuse, lors de la bataille du lac Régille où Octavius Mamilius avait trouvé la mort. Cette reconstruction des faits passait par une projection de la légende d'Énée sur les événements, que favorisaient tant le fait qu'Octavius Mamilius avait été le gendre de Tarquin le Superbe comme Énée l'avait été de Latinus que celui que l'opposant du roi de Rome et de son gendre, Turnus Herdonius, portait un prénom qui correspondait au nom de l'ennemi du héros troyen et du père de Lavinia. Sans doute une telle réélaboration du passé ne s'est-elle pas imposée et l'image de Turnus Herdonius qui a subsisté est-elle demeurée celle, classique, du malheureux Latin abusé par le tyran qui sévissait alors à Rome ; il n'en reste pas moins qu'elle nous paraît avoir influencé sur certains points le récit, et expliquer certains détails, de prime abord aberrants, de la narration.

Il reste un point sur lequel nous devons nous arrêter, et qui concerne la question de l'origine des Féries Latines. Dans l'opération de reconstruction de l'affaire de Turnus Herdonius que nous envisageons et qui aurait été l'œuvre des Mamilii, la conclusion de l'alliance romano-latine qui aurait suivi l'élimination de celui qui était considéré comme un trublion et un comploteur aurait donné lieu à la création du culte de Jupiter au mont Albain et des festivités communes aux Latins qui s'y déroulaient. Cet élément, qui n'apparaît pas chez Tite-Live mais est précisé chez Denys d'Halicarnasse, correspond certainement à un fait historique : la rénovation de l'antique *nomen Latinum* qui aurait alors été opérée, grâce à l'entente du roi de Rome et des cités latines, marquée par le mariage de sa fille avec Octavius Mamilius. Nous avons établi un parallèle entre cette présentation de l'origine des cérémonies qui rassemblaient les délégués des *XXX populi Latini* dans le sanctuaire du dieu suprême et dans lesquels s'unissaient les Romains et les Latins des autres cités et la fusion des Troyens et des Aborigènes, donnant naissance au Latium des temps ultérieurs, qui est au centre de la légende d'Énée dans sa forme ancienne, pré-virgilienne. Mais, si la création du peuple latin, réalisée de cette manière, est amplement soulignée dans les textes qui nous parlent d'Énée, aucun auteur ne parle d'une institution du culte fédéral qui aurait eu lieu à cette époque. Jupiter Latiaris et les cérémonies du mont Albain ne sont pas évoquée dans la tradition habituelle. Ce qui apparaît comme la conclusion religieuse des guerres menées par Latinus et Énée est autre, c'est la mise en place du culte du Pater Indiges à Lavinium ; ce culte est lié

à un monument considéré comme l'hérôon du héros troyen [111], la disparition du roi aborigène n'étant pour sa part liée à aucune création religieuse [112] ; l'hérôon ne se voit pas explicitement conférer une dimension fédérale et il se situe dans un environnement purement lavinate, non albain [113]. Si on estime, comme nous proposons de le faire, que les passages que nous avons examinés reflètent une application du modèle de la légende troyenne à des événements qui avaient intéressé la *gens Mamilia*, il faut admettre qu'ils renvoient à une forme de cette légende plus ancienne, où la question des Féries Latines avait sa place et où le culte en aurait été institué par Énée au moment où il constituait le peuple des Latins, point qui n'apparaîtra plus par la suite.

Que les Mamilii, si on admet qu'ils soient à l'origine de la diffusion de cette version de l'élimination de Turnus Herdonius, soient partis d'une version de la légende d'Énée qui insistait sur la mise en place par le héros des cultes du mont Albain est logique. Elle insistait, plus que la version classique que nous pouvons suivre depuis Caton, sur les aspects fédéraux du Latium et donc sur la place que les composantes du *nomen Latinum* autres que Rome y avaient, sur le fait que les célébrations les mettaient, au moins en principe, sur le même plan que l'*Vrbs* [114]. Les Mamilli pouvaient se poser comme les représentants par excellence des Latins par rapport à Rome, que ce soit au niveau d'Octavius Mamilius ou à celui de Lucius Mamilius. Dans le premier cas, il est vrai, cette place prépondérante de la *gens* au sein de la ligue s'était surtout fait historiquement sentir à l'encontre de Rome, puisqu'elle avait abouti à la guerre pour le rétablissement du tyran déchu qui s'était conclue par la bataille du lac Régille et la mort d'Octavius Mamilius ; mais on pouvait cependant retenir des aspects plus positifs d'un point de vue romain, avec les guerres victorieuses menées par le roi Tarquin secondé par son gendre, guerres qui avaient permis l'érection du temple du Capitole. Dans le second cas, évidemment, Lucius Mamilius avait eu un rôle tout à fait positif et l'alliance entre les Romains et les Latins, à travers les Tusculans et leur dictateur, était mise en valeur à plein avec ce nouveau Mamilius. Comme la participation tusculane à la répression de la tentative d'Appius Herdonius s'était traduite par l'intégration dans la cité romaine des Mamilii et la place de choix que la famille y avait occupée par la suite, le destin de la *gens* illustrait les bienfaits de la fusion des éléments latins et romains, prolongeant ce qu'avait été celle des Aborigènes et des Troyens, laquelle avait permis l'émergence du *nomen Latinum*, de son organisation fédérale et des cultes qui en étaient l'expression religieuse comme de sa force militaire.

Mais on peut douter que cette dimension proprement latine de la légende d'Énée, que suppose son utilisation par les Mamilii, selon l'hypothèse dans laquelle nous nous plaçons, ait été encore considérée comme importante à

111. Description dans Denys d'Halicarnasse, 1, 64, 4-5 ; Tite-Live évoque de son côté la divinisation du héros en Jupiter Indiges (1, 2, 6).

112. Si on excepte les traditions marginales évoquées n. 100, qui évoquent la naissance du culte de Jupiter Latiaris en lien avec la disparition de Latinus lors de la guerre contre Mézence.

113. Sur cette question, nous pouvons renvoyer à Grandazzi, « Le roi Latinus », *art. cit.* [n. 100], p. 491-495.

114. Mais nous avons vu que le texte de Denys d'Halicarnasse souligne, à la fin, que Rome a autorité sur le sanctuaire fédéral et les cérémonies latines qui s'y déroulent (4, 49, 3).

Rome au moment où l'*Vrbs* commençait à se doter d'une histoire écrite qui fixait la mémoire qu'elle voulait se donner de son passé. La ligue latine avait été dissoute en 338 av. J.-C. et, si les antiques cérémonies du mont Albain continuaient à être célébrées – étroitement contrôlées par Rome –, elles n'apparaissaient plus que comme une vénérable survivance et n'avaient plus aucune fonction politique. Les Latins continuaient sans doute à combattre au côté des Romains, mais au titre de simples auxiliaires, subordonnés au commandement de chefs venus de l'*Vrbs*. L'image que les Mamili auraient voulu donner du passé romain et leur vision de la légende d'Énée étaient anachroniques au moment même où des membres de la famille ont dû chercher à les mettre en avant.

Un autre élément devait rendre la forme « latine » de la légende troyenne dont nous envisageons l'existence difficilement acceptable lorsque la tradition classique s'imposa dans l'historiographie. Celle-ci reposait sur la succession des cités qui apparaissaient comme les deux métropoles latines avant l'*Vrbs*, et dont Rome n'était que la troisième. Mais Albe, à laquelle, A. Grandazzi l'a justement souligné, la figure du roi Latinus était fondamentalement rattachée avant d'avoir été absorbée dans un contexte lavinate, n'était que la deuxième, après Lavinium. La ville d'Énée, celle qu'il fondait, était Lavinium et non Albe et le roi Latinus était de son côté déconnecté d'une ville, Albe, dont la fondation était rejetée à une génération postérieure à celle du héros venu de Troie et du souverain qui régnait alors sur ce qui allait devenir le Latium et qui allait lui donner en mariage sa fille, cette Lavinie à laquelle Lavinium devait son nom. L'aspect albain était passé au second plan au profit de l'aspect lavinate et on comprend que des réalités religieuses liées à Albe, comme le culte de Jupiter Latiaris et les Féries Latines, n'aient plus eu leur place dans une tradition désormais centrée – pour la génération initiale du moins, celle d'Énée et de Latinus – sur la métropole côtière et non celle qui s'élevait au cœur du massif des monts Albains. Il est vrai que nous savons aujourd'hui, et il nous semble parfaitement justifié de suivre A. Grandazzi sur ce point, qu'Albe n'a pas réellement existé en tant que cité, qu'elle a conservé un aspect préurbain au moment où de villes véritables se mettaient en place ailleurs dans le Latium [115]. On pourrait donc penser qu'Énée se soit vu attribuer la fondation des cultes du mont Albain indépendamment de la fondation d'une ville qui se serait appelée Albe. Mais, même si cela nous semble faux aujourd'hui, les Anciens ne doutaient pas de l'existence d'une cité de ce nom et avaient élaboré une légende de fondation [116], tout comme ils l'avaient fait pour Lavinium [117].

115. Grandazzi, *Alba Longa*, *op. cit.* [n. 24], en particulier p. 445-514, et déjà « La localisation d'Albe », *MEFRA* 98, 1986, p. 47-90.

116. La tradition sur la fondation d'Albe, complexe, lui rattachait le prodige de la gésine de la truie aux trente petits, qui a été annexée par Lavinium dans la forme courante de la légende troyenne et ne survit plus que par l'explication du nom de la ville par la couleur blanche de l'animal ; elle faisait appel au motif classique de l'exposition du fondateur, Silvius né dans la forêt (nº 42, p. 156-157, dans la liste de G. Binder, *Die Aussetzung des Königskindes. Kyros und Romulus*, Meisenheim, Hain, 1964), et au thème des frères ennemis – dont A. Meurant a montré l'importance dans les traditions sur la préhistoire du Latium (*L'Idée de gémellité dans la légende des origines de Rome*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2000, p. 207-260 ; pour Ascagne et Silvius et la fondation d'Albe, p. 214-242).

117. Dans le cas de Lavinium transparaît le reste d'une légende d'origine locale, indépendante de la tradition sur Énée et antérieure à elle : scène d'exposition du héros fondateur, supposée par le sexe féminin

Cependant, déconnectés d'une légende troyenne centrée sur Lavinium, les cultes du mont Albain, nécessairement liés à une Alba Longa qui était rejetée à une génération ultérieure, n'entraient plus dans la geste d'Énée.

de la louve qui intervient dans le prodige du feu, intervention de trois animaux tutélaires, lutte contre des adversaires – les Rutules symbolisés par le renard –, éventuellement thème gémellaire s'il faut interpréter en ce sens les Latinos et Daunos du Pseudo-Hésiode, divinisation déjà du fondateur sous forme de Pater Indiges (voir nos remarques dans *Romulus jumeau et roi*, *op. cit.* [n. 110], p. 108-116)